

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

N° 2963

SAMEDI 9 DECEMBRE 1899

La reproduction des matières contenues dans L'ILLUSTRATION est interdite.

Prix du Numéro : 75 centimes.

L'ILLUSTRATION ne publie d'insertions payantes que dans l'emplacement réservé aux annonces, sur les feuilles de garde et de couverture paginées à part.

ABONNEMENTS

FRANCE

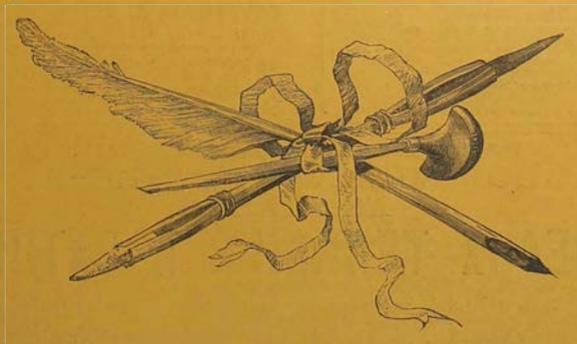
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

ETRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

Compagnie Générale
DE
**CINÉMATOGRAPHES
PHONOGRAPHES**
& PELLICULES

Société anonyme au capital de 2 MILLIONS DE FRANCS
Anciens Établissements PATHE Frères,
98, RUE DE RICHELIEU, 98, PARIS

COMMISSION



EXPORTATION

PHONOGRAPHES GRAPHOPHONES

Morceaux d'orchestre, chants, duos, solos, marches,
morceaux de danses, discours, scènes comiques, etc.

250,000 CYLINDRES PHONOGRAMMES en Magasin
Maison la plus importante d'Europe
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE
GROS — DÉTAIL

LIBRAIRIE GRUND ET MAGUET, rue Mazarine, 9, Paris. Téléph. 157-33.
Collections complètes et gr. assortiment de vol. et numéros épuisés de « L'ILLUSTRATION ». — Livres neufs et d'occasion; catalogue trimestriel franco. Achat comptant à bibliothèques, livres, revues, etc.



VEILLEUSES
Françaises
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET FILS, S^r
Toutes nos boîtes portent en timbres secs
JEUNET, inventeur
EN VENTE PARTOUT

LA MOTOCYCLETTE
Seule bicyclette à pétrole pratique
Poids: 30 kilogram. Vitesse: 140 kilom.
Monte bien les côtes.
1800 MACHINES VENDUES
DEMANDER CATALOGUE
M. WERNER FRÈRES & C^{ie}
40, Av. de la G^{de}-Armée, Paris.

VIN AROUD **VIANDE QUINA-FER**
Médicament Aliment.
Indispensable aux anémiques, aux personnes débiles, dont le sang est appauvri par le surmenage et les excès de toutes sortes, aux collégiens, etc. T^{tes} Phies.
PARFUM des FEMMES de FRANCE
VIVILLE, 24, Avenue de l'Opéra, PARIS.

Fruit laxatif rafraîchissant contre
CONSTIPATION
Bile, Embarras gastrique et intestinal, Migraine en provenant
TAMAR INDIEN GRILLON

Vente en Gros : 33, rue des Archives, Paris
Détail dans toutes les Pharmacies

CHRONOMETRES LIP
MONTRES DE PRÉCISION, depuis 33 francs
★ En Vente chez les principaux Horlogers. ★

VALS * PRECIEUSE
FOIE — DIABÈTE — CALCULS
GOUTTE — GASTRALGIE — BILE

SOMATOSE
TUBERCULOSE
ANÉMIE, CHLOROSE, AMAIGRISSEMENT, DÉBILITÉ GÉNÉRALE, INAPPÉTENCE, etc.
(Enfants, Vieillards, Adultes). — TOUTES PHARMACIES.

ICILMA ESSENCE NATURELLE **Souveraine pour Beauté.** PLUS DE RIDES DE TEINTS FANÉS DE COUPEROSE
Envoi Franco contre 12 fr.
Essence et Savon pour Traitement d'un Mois.
RENSEIGNEMENTS GRATUITS et par CORRESPONDANCE
SUCCESSION ASSURÉE. Méthode Illustrée. Prix 1 fr.
Avenue de l'Opéra, 5, Paris.

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



— C'est une longue-vue que je prépare pour l'Exposition... je donnerai deux sous à tous ceux qui regarderont dedans.
— Bigre... et qu'est-ce qu'on y voit?
— Des réclames!



— Pourquoi ne veux-tu pas te laver la figure?
— Il faut que je l'aie noire... nous jouons au Transvaal au collège... je suis un Afrikander.



— Ce dessin est abominable... on ne devrait pas permettre...
— Tu l'as acheté?...
— Oui...
— Voyons...



— Et où avez-vous servi?
— Au faubourg... chez la duchesse de Pompiignan.
— Enfin... je vais savoir si on parle réellement dans votre monde comme au Vaudeville!



— Agrandissement du bâton des agents pour pouvoir arrêter les teuf-teuf lancés à plus de 12 kilomètres.

VERRES ISOMETROPES
EXPERIENCE FAITE PAR LES RAYONS X
Avec le verre ordinaire les yeux se fatiguent et se dérèglent.
Avec le verre isométrique aucun trouble de la vue.
Seul Dépôt à PARIS: **FISCHER, 19, Avenue de l'Opéra.**
Prix 6 fr. LA PAIRE (2^e). — EXIGER LA MARQUE \$

DENTS BLANCHES HYGIÈNE de la BOUCHE
Pour avoir les dents blanches et les préserver de la Carie, faites usage chaque jour de la **PÂTE EVRAD** Le Meilleur Dentifrice.
Envoi d'un Pot contre Mandat de 5 francs.
Dépôt: 68, Rue Poussin, Paris et toutes Pharmacies et Parfumeries.

MACHINE A ÉCRIRE POUR ENFANTS
Apprentissage en 5 minutes
PRIX: 8 fr. 75 à Paris
9,35 Province, franco, gare, contre mandat poste.
G. MEYER, 54, rue de Bondy — PARIS

POUR MAIGRIR Thyroïdine Souty
NOTICE FRANCO Laboratoire: 1, R. Châteaudun, Paris.
COMMISSION EXPORTATION
GRAND CHIEN MODELE Maison AARON
19, rue du Bois, LEVALLOIS-PERRET
VENTE DE CHIENS De toutes races
Fournisseur des Cours de RUSSIE, d'ESPAGNE, PORTUGAL, etc.

NOUVELLE EPINGLE A ONDULER Breveté Donne aux Cheveux une ondulation durable et d'apparence naturelle. La boîte de 12 épingles: 0 fr. 50
La DONNA
Chez tous Coiff., Parf., Merc. Agent: L. PELLERAY, Paris.

(MALADIES des CHIENS) 50 Ans de Succès.
GUÉRISON ASSURÉE par les PILULES préventives, purgatives, vermifuges, contre la maladie, la jaunisse, etc.
E. CAPRON, Chevalier de la Légion d'Honneur
Pharmacien d. 1^{re} Classe à L'Isle-Adam (Seine-et-Oise)
TRAITÉ PRATIQUE des Maladies des Chiens
Prix franco par la poste 2 fr. la boîte, 1 fr. la 1/2 boîte.

ASTHME CATARRHE, Brûlez Oppression, etc.
PAPIER FRUANEAU E. FRUANEAU, Nantes. Exig. la Signature.
DATTES MUSCADES DU SAHARA
Collis-postaux franco à domicile en FRANCE. 3 kil. 5.50 — 5 kil. 8.50 — 10 kil. 16 fr. Envoyer mandat-note: **SARDON Frères, Biskra (Algérie).**

Ordonnance du Corps Médical
TRAITEMENT le plus efficace de l'ASTHME
par la Poudre du D^r CLÉRY, de MARSEILLE
Envoi gratis d'une boîte d'essai.

ALGER Reine des Stations Hivernales
24 Heures de Marseille.
Beau Temps Perpétuel.
Minimum de Température: 15 degrés.
Hiver fleuri. — Climat essentiellement favorable aux Malades.
FACILITES d'EXISTENCE
Théâtre, Casino, Concerts, Courses, Fantaisies arabes, Veillées, Régates, Chasses, Excursions.
POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS, S'ADRESSER AU COMITÉ D'HIVERNAGE ALGÉRIEN

PARC DE LA FAISANDERIE
ABLON-VILLENEUVE-LE-ROI
15 minutes de Paris
BEAUX TERRAINS A BATIR
A VENDRE
Bon marché exceptionnel et facilités de paiement
AVENIR ASSURÉ PAR LE PROLONGEMENT DE LA **LIGNE D'ORLÉANS**
Jusqu'au Quai d'Orsay, en face les Tuileries et la Station de la place Saint-Michel.
50 TRAINS PAR JOUR — SERVICE DES BATEAUX PARISIENS
Prochainement TRAMWAYS ÉLECTRIQUES PARTANT DU CHATELET
Eau — Gaz — Téléphone — Electricité
POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS, S'ADRESSER :
AUX **BUREAUX DU LOTISSEMENT DU PARC DE LA FAISANDERIE**
61, Rue des Petits-Champs, Paris (Tél. 213.32), ou sur place, à **ABLON**
Plan très détaillé à la disposition du public dans les bureaux de Paris.

Les mieux faites — PERFECTIONNÉES — Les moins chères
BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES
avec TABLETTES MOBILES sans tasseaux
J. DERU & C^{ie} FABRICANTS
24, Place des Vosges, PARIS
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE.

Les **"STELLA"**
La Collection la plus complète de PHOTO-JUMELLES en toutes grandeurs, 8 x 13, 8 1/2 x 9. Stéréoscopes 8 x 13, 4 1/2 x 6
H. ROUSSEL, Opticien Fab^r
10, Rue Villehardouin, PARIS.
Demande le Catalogue

SOCIÉTÉ SUISSE d'ASSURANCES GÉNÉRALES
SUR LA VIE HUMAINE, DE ZURICH
Assurances en Cours: **140 MILLIONS**
Tariifs et Renseignements sur Assurances et Rentes s^{ur} demande.
A LA SUCCURSALE DE PARIS: 97, Rue St-Lazare.

Eastman's POCKET-KODAK
avec Objectif extra-rapide
BI-ANASTIGMAT
de **H. ROUSSEL**
10, Rue Villehardouin, PARIS
Clichés 6 x 2 Poids tout chargé: 40 grammes. — Convient aux Cyclistes, Touristes, Explorateurs, etc.

HYGIÈNE DE LA BOUCHE
Aucun produit de parfumerie ne peut être comparé au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** pour assainir la bouche en tuant les microbes qui s'y développent, purifier l'haleine et raffermir les dents déchaussées. — Il possède en outre l'avantage d'une innocuité absolue, condition nécessaire pour un produit d'un usage journalier.
Le flacon: 2 fr., les 6 flacons, 10 fr. — Dans Ph^{ies}
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

High Life Tailor

112 rue Richelieu
au coin du Boulevard



SPÉCIMEN des merveilleux Pardessus et Costumes d'Hiver à 69.50 sur mesure d'après le **HIGH LIFE TAILOR**,
17, Faubourg Montmartre (Succursale), 112, rue de Richelieu (coin du Boulevard).

CHOCOLAT



SUCHARD

ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, 41, rue des Francs-Bourgeois

CHOCOLATS FINS, DESSERTS
ARTICLES DE FANTAISIE
Pour cadeaux
de NOËL ou NOUVEL AN

En Vente dans toutes les bonnes Maisons.



LE CHAPEAU, C'EST L'HOMME!
... Désireux de conserver votre élégance.
Faites-vous coiffer par **DELION**.

24, Boulevard des Capucines
MÊME MAISON 21, 23 et 25, Passage Jouffroy.



BIBLIOTHÈQUE TOURNANTE TERQUEM
(MARQUE DÉPOSÉE)

POUR LIVRES & MUSIQUE
Appui - Livres - Chevalets - Porte Dictionnaire, etc.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE
EM. TERQUEM
PARIS, 19, rue Scribe, 19, PARIS

GRAINE DE LIN TARIN DANS LES PHARMACIES
CONSTIPATION, DIARRHÉE. 1 fr. 30 la boîte.

LA PERTUISINE

PARFUMERIE SPÉCIALE pour la repousse
certaine des cheveux et contre leur chute.

53, rue Vivienne, 53, PARIS
EN 3 JOURS chute des cheveux, croûtes, pellicules, pelado,
démangeaisons, guéries par la Pomme-Philocôme
Veloutée de GRANDCLÉMENT, Pharm. à Orgelet
(Jura), France 1^{re} 2^e. N^o 250. Réponse inspirée. 20.000 attestations!!!

TOUJOURS AIME
— Chercheuses de frissons nouveaux,
Pourquoi, blanches Parisiennes,
Aimez-vous toujours le Congo?
— Pour sa fraîcheur et ses haléines...
J. d'Albert au savonnier Victor Vaisnier.

FROMENT-MEURICE

46, Rue d'Anjou, Paris
ARGENTERIE, PIERRERIES, ORFÈVRERIE
GEMMES, ÉMAUX, CISELURES

Les Indigestions, les Digestions difficiles,
les Crampes d'Estomac, les Vomissements et les Diarrhées.
SONT RADICALEMENT GUÉRIES PAR L'

Elixir Bonjean

Cette Liqueur agréable est la seule qui, sans danger,
procure un sommeil réparateur.

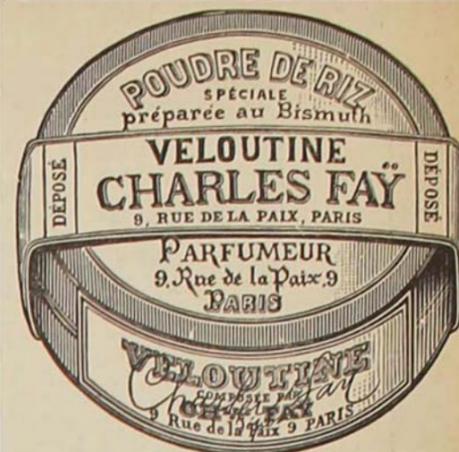
DÉPÔT : TOUTES PHARMACIES. — PRIX : 3 f. et 5 f.

Vin de Vial

ALIMENT PHYSIOLOGIQUE COMPLET

Le rôle thérapeutique du Vin de Vial est
d'assurer la nutrition pendant la maladie et
le rapide relèvement des forces dans la
convalescence; pour les anémiés, les ado-
lescents et les vieillards, c'est

l'Aliment rénovateur par excellence.



Viens!
mon Vittel!
mon Sauveur!!
que je
t'embrasse!!

de **GRANDE SOURCE**

VITTEL doit être à tous les repas
l'eau de régime des **ARTHRITIQUES**.

AVIGNON **VALENTIGNEY** CONTREXEVILLE LE CLER
VALS EAUX MINÉRALES **CÉSAR**
VIVARAISES **VICHY-LARDEY** VICHY-LARBAUD

LA DIAPHANE **POUDRE DE RIZ** Sarah Bernhardt
38, r. d'Enghien

JAMBON MARQUE "GENUINE"
Swiger la Marque **COLEMAN**

Petites voitures à 2 places



CRÉANICHE

ÉLECTRIQUES (moteur et acc. B. G. S.)... 7,000 fr.
A PÉTROLE (moteur de Dion, 3 ch. à eau)... 4,000 fr.

ESSAIS DE SUITE 7, rue Brunel, Paris. — Téléphone 545.63.

TAPIS D'ORIENT

Maison Fondée en 1844

IMPORTATION DIRECTE

DALSÈME, 18, Rue St-Marc, Paris.

LE VÉRASCOPE
BREVETÉ EN TOUS PAYS
ou *Jumelle stéréoscopique*
MERVEILLE PHOTOGRAPHIQUE
inventé et construit par
JULES RICHARD
Ingén^r-const^r
Fondateur et Succ^r de la
Maison **RICHARD Frères**
8, impasse Fessart
— PARIS —
MAGASIN DE VENTE:
3, RUE LAFAYETTE (près l'Opéra)
Prix : 175 fr. — Envoi franco de la Notice illustrée



CHIENS DE LUXE
ET BRAQUES ALLEMANDS
(meill. chiens p^r chasse prat.), excell.
réf. en France. Le chien est le plus
important du continent. Plus de 1000 fois
primé. Garantie. S'adr. à M. Alb. LATZ,
à Euskirchen, province rhén.

"POLO"
Montre à Ancro
de **PRÉCISION**
Solidité, Éléance
Nickel pour hommes. 24'
Acier)) 29'
Argent) depuis. 43'
OR forme lentille) 230'
WATERBURY
30, Boulevard Montmartre
CATALOGUE GRATIS et FRANCO

PHARMACIE BÉRAL
OBÉSITÉ
Amincissement de la taille
CONSTIPATION
TRAITEMENT RADICAL
PAR LES
PILULES DE RÉDUCTION
DE **MARIENBAD**
du **D^r SCHINDLER-BARNAY**
Conseiller Impérial
d'AUTRICHE-HONGRIE
INOFFENSIVES
30 Années de Succès
Exiger sur les Boîtes
la bande orange à la photographie
du D^r Schindler-Barnay
14, Rue de la Paix, PARIS
ET TOUTES PHARMACIES

LES SEULES VRAIES
MARIENBADER REDUCTIONS PILLEN

FABRIQUE SPÉCIALE DE PREMIER ORDRE
D'APPAREILS
JUMELLES PHOTOGRAPHIQUES
ET
Stéréoscopiques
à
DÉCENTREMENT
H. MACKENSTEIN
15, rue des Carmes, 15, PARIS
DERNIÈRE NOUVEAUTÉ
JUMELLE PANORAMIQUE
Lire la description dans L'ILLUSTRATION
du 26 Août 1899: Nouvelles Inventions.
NOTICE GRATIS
Envoi du Catalogue général contre 75 cent. en timbres-poste de tous pays.



La RÉGENTE
18 bis, Boul. des Italiens, Paris.
HORLOGERIE de CONFIANCE
NOUVELLE MONTRE A ANCRE
de Précision
avec les derniers Perfectionnements.
ÉLEGANCE, SOLIDITÉ, PRÉCISION
Montres Cylindre pour Messieurs, dep. 12 f.
— — — Dames, — 15 f.
Montres Ancro — Messieurs, — 20 f.
— — — Dames, — 40 f.
Toutes nos Montres sont garanties

LOUIS SOURY 2, Place de la Madeleine
FABRIQUE: 30, Rue de Provence.
Fabricant Joaillier. [Timbre.]

ENTREPÔT GÉNÉRAL **P. BARDINET** BORDEAUX.
RHUM NEGRITA
DIURÉTIQUE — LAXATIVE — DIGESTIVE
ABSOLUMENT INDICUÉE
Régime des GOUTTEUX, GRAVELEUX, ARTHRIQUES.
CONTREXEVILLE-PAVILLON

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 9 DÉCEMBRE 1899

57^e Année. — N^o 2963

LA GUERRE AU TRANSVAAL



général W.-F. GATACRE



Général en chef REDVERS BULLER



Général lord METHUEN



COMMENT ON ABREUVE LES CHEVAUX

(Voir l'article, page 384.)

COURRIER DE PARIS

La question de la dépopulation de la France, toujours actuelle, toujours sur le tapis, va être l'objet de discussions sérieuses. Un sénateur de la Côte-d'Or, M. Piot, n'acceptant pas l'idée que la race française puisse disparaître ou tout au moins se transformer par l'intrusion d'éléments étrangers au point de n'être plus reconnaissable, aurait l'intention de commencer une campagne parlementaire. Son but serait, paraît-il, de demander aux chambres d'assurer certains avantages aux ménages prolifiques. L'idée n'est pas mauvaise; reste à savoir si les avantages seront assez importants pour stimuler le zèle des indifférents et des paresseux. Si l'Etat se borne à assurer un petit dégrèvement d'impôt, représentant à peine le sucre et le savon que l'on donne aux nourrices, rien de fait, les ménages continueront à s'abstenir; les enfants coûtent cher, chacun sait ça. D'un autre côté, il ne peut être question de décerner des primes d'encouragement d'une importance telle que le métier de père en devint le plus fructueux des métiers: ce serait à la fois immoral et ruineux pour le pays. Que faire, mon Dieu! Quelle décision prendre?

Et dire que tout cela c'est la faute à Malthus. On le prétend du moins; et l'on a tort, car ce vénérable curé anglican ne saurait être rendu responsable de toutes les sottises qu'on lui prête. Malthus ne croit pas que la richesse d'un Etat réside dans l'abondance de sa population, c'est une manière de voir qui n'est peut-être pas si déraisonnable. Son erreur a été de lire une interprétation fautive de calculs faux, le jour où il a avancé que les subsistances ne croissent pas dans la même proportion que les consommateurs; d'où la nécessité pour les déshérités de ce monde de se serrer le ventre et aussi de se garder de procréer des miséreux à leur image. Malthus s'appuyait sur les mathématiques, science exacte; les mathématiques interrogées par d'autres ont répondu tout le contraire: il paraît, en effet, que la production s'accroît comme le carré du nombre des travailleurs. L'excuse de Malthus est d'avoir écrit vers 1830; à cette époque on ne pouvait prévoir l'essor donné à la production par les machines, la division du travail, les progrès de la science agricole; on ne prévoyait pas davantage l'expansion coloniale. Le danger qu'a créé le philosophe anglais est donc purement imaginaire; ne craignons pas d'avoir des enfants; les pauvres ne sont pas de trop sur la terre; il est faux et criminel de dire « qu'au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couvert mis pour eux ».

M. Leygues, notre ministre de l'Instruction publique, vient de subir une pénible épreuve, dont il s'est tiré à son honneur.

Il y a quelque temps, il recevait, parmi son lot quotidien de demandes, des lettres par lesquelles deux rédactrices de la *Fronde* sollicitaient la faveur de prendre part au prochain concours pour l'admission aux emplois bureaucratiques de son département. En ces temps de féminisme et même de féminisation de certains services de l'Etat, de telles sollicitations ne sont plus de celles qu'on repousse dédaigneusement. *A priori*, d'ailleurs, on ne voit pas en vertu de quelles raisons de principe ce qui se pratique aux Postes et Télégraphes serait impraticable au ministère de la rue de Grenelle ou dans tout autre organisme de cette administration que l'Europe nous envie. M. Leygues examina donc le cas consciencieusement, et peut-être — qui sait? — avec le secret désir de la résoudre par l'affirmative. Les décrets et règlements consultés lui révélèrent, hélas! entre autres conditions du concours, que tout candidat « doit établir qu'il a satisfait à la loi sur le recrutement ».

Le grand maître de l'Université n'avait qu'à se retrancher derrière cette obligation formelle, équivalant à l'exclusion des femmes. Mais la sèche notification d'une fin de non-recevoir appuyée sur des textes rébarbatifs n'eût pas satisfait la courtoisie de ce galant homme; il a tenu à édulcorer l'amertume de sa lettre de refus par ce commentaire final, qui est un modèle du genre:

« En imposant aux candidats l'obligation d'avoir rempli le service militaire, le décret précité a donc implicitement écarté de l'administration centrale les personnes du sexe féminin. Dans ces conditions, il ne m'est pas possible de réaliser votre désir, et j'ai l'honneur de vous en exprimer tous mes regrets. »

Les postulantes s'illusionnaient-elles beaucoup sur le résultat de leur démarche? Il est permis d'en douter. La *Fronde* est un journal fort expertement fait, où l'on n'ignore guère les textes législatifs, et ses rédactrices sont bien capables d'avoir voulu s'offrir le malin plaisir de mettre l'aimable M. Leygues dans l'embarras. Alors, le ministre a su trouver une riposte adroite autant que spirituelle en renvoyant « implicitement » ces dames à son collègue du ministère de la guerre. Car, il n'y a pas à dire, c'est au général de Galliffet qu'il appartient de lever l'interdit préjudiciel qui opprime « les personnes du sexe féminin », en proposant et en faisant adopter aux Chambres l'admission sous les drapeaux de la plus belle moitié du genre humain.

Allons, Mesdames, on vous indique la vraie voie aboutissant au triomphe de vos revendications, et le général n'attend plus, pour marcher, qu'une douce pression de vous.

Le laisserez-vous se morfondre sous l'orme?...
~~~~~

Après la vente de la ménagerie Pezon, la vente de la troupe du « Pôle-Nord ».

Ce « Pôle-Nord » n'est pas celui du vaillant Nansen et du téméraire André; mais un lieu de plaisir (si j'ose m'exprimer ainsi) consacré naguère au patinage sur la glace artificielle et récemment à l'exhibition d'ours blancs et de phoques plus ou moins savants. En bon badaud parisien, je m'étais offert ce spectacle; je puis bien le déclarer en toute franchise, maintenant que mon appréciation ne risque plus de faire tort à personne, je l'avais trouvé profondément navrant. Bien plus que les fauves des pays chauds, ces enfants du Septentrion paraissent souffrir de la nostalgie; les phoques surtout, dont l'un avait été baptisé du nom d'Oscar, je crois, éprouvaient au suprême degré le regret de la banquise: leurs grands yeux rêveurs à l'expression presque humaine trahissaient leur incurable mélancolie. Dans la salle où régnait déjà une température plutôt basse, cela jetait un froid auquel ne pouvait longtemps survivre l'entreprise. Elle a vécu, et voilà les pauvres bêtes brusquement licenciées! Que vont-elles devenir dans ce Paris « plein d'or et de misère? » Ont-elles rencontré des acquéreurs sérieux? Privées du soleil de minuit, verront-elles, pensionnaires de quelque nouveau barnum, se lever le soleil radieux de l'Exposition.

Ah! que ne suis-je riche? J'aurais acheté au moins un de ces amphibiens, et, usant généreusement de mes droits de légitime propriétaire, je l'aurais réexpédié, port payé, au Spitzberg: « Oscar, lui aurais-je dit, je t'affranchis de ton humiliante condition, tu ne seras plus condamné à grogner « papa-maman », à faire le beau, à monter à bicyclette (car, pour comble de cruauté, on avait initié le malheureux à l'art de la pédale); reprends ta liberté et retourne dans ta patrie! »

Et je me serais endormi, le cœur content, en fredonnant cette variante d'une vieille romance:

Laissons les phoques à leurs mers,  
Laissons les roses au rosier...

M. Osiris qui, lui, possède une fortune considérable, a des conceptions plus hautes que mon pauvre vœu platonique en faveur des animaux opprimés. Il s'offre le noble plaisir de consacrer au bien de l'humanité une bonne partie de cette fortune. Déjà, lors de l'Exposition de 1889, il avait institué un prix exceptionnel de 100.000 francs, dont bénéficia l'architecte Dutert pour sa Galerie des Machines; il a, on le sait, récidivé, à l'occasion de l'Exposition de 1900. Mais son intelligente générosité n'était pas encore satisfaite: elle vient, en effet, de se signaler par une nouvelle et magnifique libéralité: la fondation d'un prix triennal de 100.000 fr. destiné à récompenser la découverte ou l'œuvre la plus remarquable qui se sera produite dans la science, les lettres, les arts, l'industrie. C'est à l'Institut que M. Osiris confie le soin non seulement d'examiner les candidatures spontanées, mais aussi de rechercher lui-même le vrai mérite dissimulé sous les humbles violettes de la modestie.

Comment nos académiciens ne seraient-ils pas flattés de cette confiance par où le donateur leur décerne tout à la fois les prix de compétence, de clairvoyance et d'équité?

Plus de braconniers, tout le monde chasseur! Tel est le rêve de M. Georges Graux, député du Pas-de-Calais, rêve qu'il va tenter de réaliser en déposant un projet de loi « sur la communalisation de l'exercice du droit de chasse ».

Ce projet, qui tend à déposséder les propriétaires du sol d'une prérogative inhérente au droit de pro-

priété, a une forte saveur sociale, mais ce goût n'est pas pour déplaire à nos maîtres du jour; d'ailleurs quelque chose d'approchant existe en Allemagne, et les propriétaires ne s'en plaignent pas. Nous verrons donc peut-être chaque commune française « mettre en location pour le compte de tous les propriétaires le droit de chasse sur son territoire ».

A défaut d'adjudicataire, tous les citoyens de la commune auraient le droit de battre les champs, le fusil en mains, après avoir acheté un permis, bien entendu, et même un peu plus cher qu'on ne les vend aujourd'hui: 35 francs au lieu de 28. L'Etat, bon enfant, emploierait le surplus du droit qu'il prélève déjà, à créer des parcs de gibier dans l'intérêt de la communauté! Si ce beau projet est adopté, nous verrons enfin entrer dans la pratique l'art fameux de se faire 10.000 livres de rente en élevant des lapins. Et l'on sait d'avance qui résoudra d'emblée ce difficile problème; c'est l'heureux fonctionnaire à qui écherra l'emploi d'Inspecteur des garennes publiques.

Ce ne sont pas seulement des articles, ce sont des volumes qu'il faudrait écrire, si l'on voulait dresser l'énumération et conter par le menu l'histoire des anomalies, des cocasseries inexplicables que révèle à chaque instant l'observation des dessous de notre vie administrative. On y éprouve les étonnements que doit ressentir au fond de l'Océan le plongeur aux yeux de qui apparaissent des formes de poissons, de coquillages, de plantes qu'il ne soupçonnait pas!

Ainsi ne trouvez-vous pas admirable ce qui s'est passé récemment, à propos de ce Jardin colonial de Vincennes que visitait, cette semaine, pour la première fois, notre ministre des colonies?

On avait besoin d'un terrain. Et l'on s'avisa tout à coup qu'il y avait, à la lisière du bois de Vincennes, une clairière de dix-sept hectares abandonnée par l'Etat depuis quarante ans au Muséum, et que, depuis quarante ans, le Muséum, qui eût pu faire des merveilles, n'a pas trouvé le moyen d'utiliser.

Et voyez ce que c'est que l'habitude de jouir impunément du bien d'autrui. La Ville de Paris avait laissé peu à peu les promeneurs du Bois s'emparer de ce terrain vide. Des Nogentais y avaient même établi un jeu de tennis. Si bien que le jour où l'Etat réclama son lopin de terre, la Ville le prit de haut avec lui. Et comme l'Etat insistait: *Distinguons*, firent les représentants de la Ville. Ce terrain fut donné en 1860 au ministre de l'Instruction publique; c'est maintenant celui des Colonies qui nous le réclame. De quel droit?

Et peu s'en fallut que la Ville ne fit un procès à M. Decrais!

Bien des gens n'apprendront pas sans étonnement que la statue de Lavoisier va être érigée à Paris, dans le quartier de la Madeleine. Comment! depuis plus d'un siècle qu'il est mort, le célèbre savant n'avait pas encore reçu ce juste hommage posthume? Parfaitement!

On s'étonne également de l'érection d'autres statues; mais c'est pour une raison diamétralement opposée. Cette allusion, bien entendu, ne saurait s'appliquer au monument qui vient d'être élevé à la mémoire de Louis Veillot, dans une chapelle de la basilique du Sacré-Cœur: le fameux polémiste et pamphlétaire catholique fut, ne l'oublions pas, un écrivain de premier ordre.

La statuomanie dont nous sommes affligés n'en est pas moins coupable de bien des méfaits. Elle sévit d'ailleurs aussi hors de France, et elle n'y épargne même pas les vivants. Par exemple, grâce à la générosité spontanée d'un mécène norvégien, l'effigie de son auteur favori, Bjørnsterne Bjørnson, se dresse sur une place de Christiania. Or, cette effigie est, paraît-il, d'aspect si peu séduisant que la victime, y voyant un « outrage permanent à sa personne », a fait à son compromettant admirateur sommation de la retirer au plus tôt. Et ainsi nous avons la scène d'un savoureux comique du statufié malgré lui.

Il serait sage de réserver aux seuls morts les honneurs du marbre et du bronze. De leur part, pas de réclamations ni de procès à redouter.

Je vous donne à deviner en mille de quelle innovation la Science est, depuis quelques jours, redevenue au corps médical bruxellois?

Mais ne cherchez pas. Vous ne trouveriez jamais. Un certain nombre de médecins viennent de se

réunir à Bruxelles, et d'y constituer une « fédération des médecins socialistes! »

Ne pensez-vous pas qu'en effet le besoin de ce syndicat-là se faisait sentir, et que la « fédération des médecins socialistes » en appelle quelques autres?

On pourrait, par exemple, fonder l'association amicale des dentistes plébiscitaires, des sages-femmes progressistes, ou des oculistes révolutionnaires; — et notre société présenterait alors un spectacle délicieux! L'homme de science qu'on appelle au chevet d'un malade s'informerait tout d'abord des opinions politiques de son client, et nous aurions quelque chance d'assister à des colloques de ce genre :

— Mon mari est bien malade, docteur!

— Je le sais, Madame. Mais que pense-t-il de la liberté de l'enseignement supérieur?

— Je crois qu'il en est partisan.

— Alors, excusez-moi, Madame. Il m'est tout à fait impossible de m'occuper de lui.

Un médecin dont je ne voudrais pas devenir le client, ce mystérieux candidat à l'internat des hôpitaux qui a cambriolé le bureau du directeur de Beaujon pour détruire les compositions écrites de ses concurrents et rendre ainsi presque inévitable le renouvellement d'un tournoi où il se sentait vaincu d'avance. L'acte est en soi ignoble et les conséquences en sont graves; beaucoup de jeunes gens laborieux se trouvent de nouveau livrés aux hasards d'un concours alors qu'ils allaient recueillir les fruits de leurs efforts.

L'originalité des procédés employés par ce coquin ne le sauvera pas du mépris public, mais il faut reconnaître qu'il aura doté l'art du cambriolage de ressources nouvelles. C'est un fait acquis maintenant, rien ne vaut un bon thermo-cautère pour pratiquer rapidement et sans bruit une ouverture dans une porte et faire jouer la serrure. Quant à l'acide azotique, on trouverait difficilement un destructeur plus efficace de papiers compromettants : il opère sans fumée.

Et penser que le hasard nous mettra peut-être un jour entre les mains du docteur qui débute ainsi dans la carrière... C'est à faire frissonner.

*Tuons le Mandarin!* Tel est le titre d'un nouveau roman que vient de publier notre confrère M. Jean Sigaux.

A ce propos, un journal se croit en mesure d'établir exactement l'origine de cette locution proverbiale « tuer le mandarin », dont on attribue généralement la paternité à Jean-Jacques Rousseau. Ce journal, en effet, a trouvé sinon la locution elle-même, du moins l'idée qu'elle exprime, dans le passage suivant du *Génie du Christianisme* (livre IV, chapitre XI) : « Si tu pouvais par un seul désir tuer un homme à la Chine et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce désir?... »

Quelque concluante que paraisse la citation, il reste cependant un point à élucider, à savoir si la forme sous laquelle Chateaubriand a posé ce cas de conscience ne lui fut pas suggérée par une réminiscence involontaire. Mais, pour contrôler cette hypothèse, il me faudrait relire les œuvres de Rousseau et je n'en ai pas le loisir. Je laisse donc à la sagacité des lecteurs habituels de l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* le soin de résoudre ce problème littéraire, d'une actualité moins pressante et d'un intérêt moins vif que la question du Transvaal.

### LA COMTESSE DE CASTIGLIONE

La comtesse de Castiglione, qui vient de mourir, aurait pu prendre place dans la galerie des « oubliés ». A peu près inconnue des générations nouvelles, son nom évoquait chez leurs devancières des souvenirs vieux de trente ans.

Cette grande dame avait été une des beautés les plus célèbres du second Empire. Née à Florence vers 1837, son père, le marquis Odoïni, diplomate distingué, l'avait mariée, à quinze ans, au comte Verasis de Castiglione, gentilhomme piémontais attaché comme écuyer à la personne du roi Victor-Emmanuel. C'est en 1857 qu'elle vint se fixer à Paris avec son mari. Sa présentation aux Tuileries fit sensation; toute la cour cria merveille à l'apparition de la belle Italienne, et l'empereur, pour employer l'euphémisme consacré, ne tarda pas à la distinguer. Cette liaison, vite divulguée par la chronique indiscrette, ne contribua pas peu à la célébrité de la noble étrangère. Les plus hauts personnages ambitionnaient la faveur de lui offrir leurs hommages; ses rivales la jalouaient tout en copiant ses toilettes, ses



La comtesse de CASTIGLIONE

manières, ses fantaisies; les gazettes abondaient en « échos » sur ses faits et gestes.

D'ailleurs, en dehors de ses aventures romanesques, on lui prêtait un rôle politique occulte, ce qui n'était pas pour diminuer son prestige. On racontait que, confidente des conceptions de Cavour, initiée par ce maître aux secrets de la diplomatie, elle mettait sa vive intelligence et l'influence de son charme irrésistible au service des intérêts de son pays. Sans doute, ne considèrait-elle pas comme négligeable l'appui des hommes de finance, car elle compta parmi ses amis très intimes le baron James de Rothschild et le banquier Charles Laffitte, beau-père du général de Galliffet.

Quoi qu'il en soit, sa vie mondaine, surtout, la mit en vedette. Les Mémoires du temps ne manquent pas de citer, entre bien d'autres, le trait le plus caractéristique par où elle manifesta sa hardiesse et l'indépendance de son caractère, en traversant les salons des Tuileries, un soir de bal travesti, dans le costume plus que décolleté de Salammbô : ce fut un éblouissement et aussi un scandale.

Puis, soudain, l'astre s'éclipse, bien avant l'heure de son déclin. Nulle part, on n'aperçoit plus la trace, même affaiblie, de son rayonnement; on n'en parle plus... Les années s'écoulent, Paris oublie; seuls, quelques fidèles savent qu'une femme traîne une existence lamentable et solitaire dans un petit entresol de la place Vendôme, où elle s'est cloîtrée, murée vivante, faisant du jour la nuit, supprimant les miroirs, de peur d'assister à l'inéluctable décadence de son orgueilleuse beauté. Cette maniaque, cette femme qui ne s'est pas résignée à la vieillesse, c'est la comtesse de Castiglione. Et, pour la tirer de l'oubli profond où elle s'est volontairement plongée, il faut la visite de la mort, que nul n'a le privilège de consigner à la porte.

On comprend maintenant pourquoi nous ne pouvons donner de cette figure quasi historique qu'un portrait ancien. Du reste, en raison même de sa date, il est fort curieux et fort intéressant, ce portrait. Il ressuscite un instant tout un passé déjà lointain : c'est une évocation propre à suggérer des réflexions philosophiques; c'est en outre un document typique, précieux pour l'histoire de la mode en France.

La gravure ne saurait rendre d'une façon complète l'effet de la photographie jaunie, fanée dont nous avons eu sous les yeux un rare exemplaire; mais notre reproduction, certainement, n'en éveillera pas moins chez nos lecteurs des impressions identiques à celles que nous avons éprouvées devant l'effigie authentique,

contemporaine des succès de la fameuse comtesse. A l'aspect de cette personne « emballonnée » de l'énorme et odieuse crinoline, les survivants de l'époque esquissent un sourire amer et mélancolique, prêts à rougir de leurs admirations et de leurs amours de jadis; les jeunes, eux, étonnés, se permettent un sourire impertinent et railleront sans indulgence le goût de leurs aînés. Dans le clan féminin, où volontiers on perd de vue le caractère essentiellement contingent et capricieux de la mode, la malice critique n'épargnera, depuis la coupe et la garniture de la robe jusqu'à l'accommodement de la coiffure, aucun détail des atours surannés de celle qui fut l'arbitre des hautes élégances parisiennes. Et si un examen attentif du visage et du buste en révèle les réelles perfections à l'œil des moins sagaces, leur verdict, probablement, s'exprimera en ces termes : — Il fallait tout de même qu'elle fût bien belle, pour remporter la pomme, ainsi fagotée!

E. F.

### NOTES ET IMPRESSIONS

La noblesse de nos besoins mesure celle de notre nature, et la hiérarchie que nous établissons entre eux est l'œuvre de notre volonté.

(Prix de vertu, 1899).

F. BRUNETIÈRE.

Une seule vertu, poussée jusqu'à la passion, suffit pour faire toute une âme vertueuse.

EMILE FAGUET.

Souffrir pour sa croyance est quelque chose de si doux à l'homme, que cet attrait seul suffit pour faire croire.

E. RENAN.

Qui sait aimer, sait mourir.

TH. GAUTIER.

A chaque époque, sa tâche et son idéal.

EMILIO CASTELAR.

On donne des prix aux serviteurs restés vingt ans, trente ans chez les mêmes maîtres : n'en devrait-on pas aussi aux maîtres qui les ont gardés?

Les vertus font presque autant d'honneur à ceux qui les inspirent qu'à ceux qui les pratiquent.

G.-M. VALTOUR.



La batterie de montagne n° 10, capturée par les Boers.



LA GUERRE AU TRANSVAAL. — Soldats anglais combattant à la façon des Boers. — (Voir l'article, page 384.)



Général Cipriano CASTRO

LA RÉVOLUTION AU VÉNEZUELA

Le Venezuela est, parmi les républiques Sud Américaines, l'une de celles qui font le plus parler d'elle. Le proverbe dit : Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire; il ne s'applique guère à ce pays.

Hier il se trouvait face à face avec le colosse anglais à propos de sa frontière de Guyane. Plus fortuné que le Transvaal qui n'a pas obtenu les bénéfices d'une doctrine de Monroe, il n'eut pas, fort de l'appui de M<sup>r</sup> Cleveland et des Etats-Unis, à soutenir une guerre qui aurait sans doute fait arriver les limites de la Guyane anglaise jusqu'au majestueux Orénoque. Le tribunal arbitral qui a dernièrement tenu ses séances à Paris, sous la présidence de l'éminent jurisconsulte russe, M<sup>r</sup> de Martens, n'a pas enlevé au Venezuela tous ses territoires aurifères.

Le Venezuela en sera-t-il plus riche? La façon dont il est administré ne permet pas de le supposer. Ancienne colonie espagnole, révoltée en 1806 sous les efforts du général Miranda, qui figura à Valmy dans les rangs de l'armée française; libérée par Simon Bolivar en 1811, cette République en est à sa cinquante-troisième Révolution.

Depuis février 1898, elle en a eu quatre. A cette époque, le général Ignacio Andrade, président de l'Etat Miranda, libéral jaune, candidat du général J. Crespo, Président de la République sortant, qui devenait à son tour président de l'Etat Miranda, le général Andrade, dis-je, était déclaré élu de la nation et prenait possession du pouvoir suprême. Son concurrent, le général, J. M. Hernandez, candidat des conservateurs et des rouges, jugea l'élection entachée de nullité et prit les armes. Ayant une main mutilée, il fut surnommé le « mocho » et ses partisans, les mochistas. Le général Crespo alla le combattre.

Tué à la bataille de la Carmelera, le général Crespo fut remplacé à la tête de l'armée gouvernementale par son ancien ministre de la guerre, le général Ramon Guerra qui ne tarda pas à vaincre les Mochistas et à faire leur chef prisonnier.

Ramon Guerra revint à Caracas et pour prix de ses services demanda que la présidence de l'Etat Miranda,

vacante par la mort du général Crespo, lui fût attribuée. A cette époque, le Venezuela était divisé en sept Etats fédéraux soi-disant autonomes dont le plus grand et le plus proche de Caracas était l'Etat Miranda. On considérait l'occupation de ce poste comme le dernier échelon avant la Présidence de la République.

Le général Ignacio Andrade à qui Ramon Guerra ne plaisait guère, estima que celui-ci n'avait triomphé des Mochistas qu'avec l'aide du général Antonio Fernandez. La poire de Miranda, je veux dire l'Etat de ce nom fut partagé entre ces deux officiers.

Ramon Guerra accepta provisoirement cette division, mais au bout de quelques semaines pendant lesquelles il accablait le général Andrade de protestations de dévouement, il se soulevait contre lui.

Vaincu à son tour, Ramon Guerra dut fuir en Colombie.

Le général Andrade jugea, à ce moment, qu'un territoire trois fois et demie plus grand que la France, réparti entre sept politiciens remuants, était une menace pour sa sécurité constitutionnelle. Il divisa pour régner : des sept Etats, il en fit vingt.

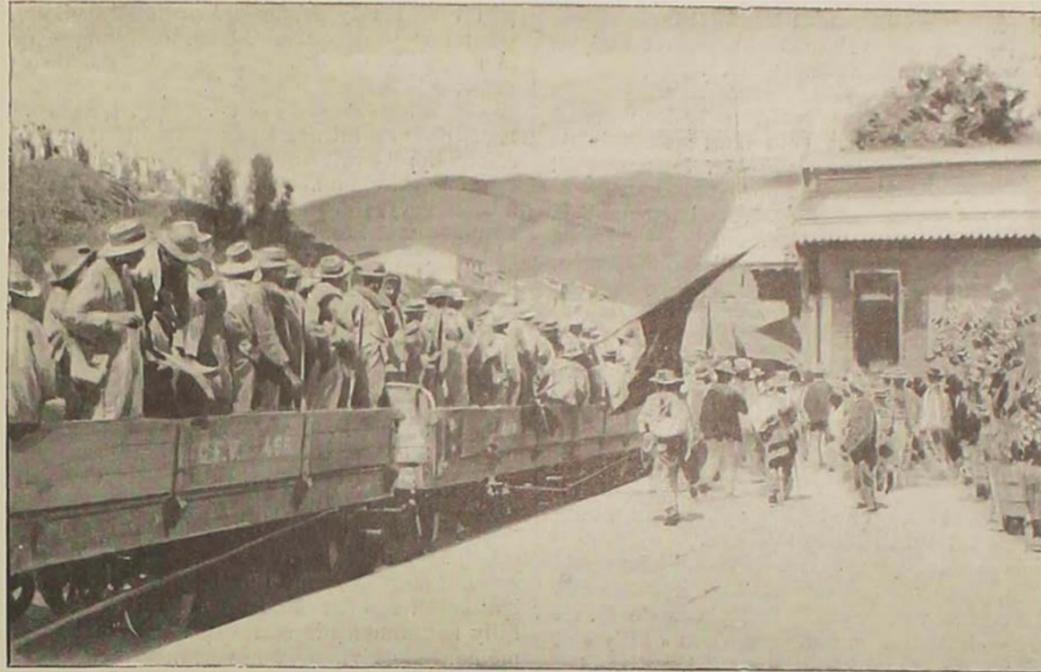
L'opération ne lui a pas réussi, il en est mort... politiquement parlant. Le général Cipriano Castro, politicien inconnu de la région des Andes, déclara cette mesure illégale. Le 22 mai dernier, avec une soixantaine d'hommes, il proclamait la révolution, sur la frontière de Colombie. Faisant la boule de neige, cette poignée de turbulents devenait une armée puissante. Le



Général J.-M. HERNANDEZ

enfermé le général J.-M. Hernandez, dont les partisans l'avaient aidé, et faisait de ce prisonnier son ministre du Commerce et de l'Industrie.

Dans la soirée du 25 au 26, le Mocho Hernandez



Un train d'insurgés arrivant à la gare de Caracas

22 octobre dernier, le général Castro, servi par les trahisons des partisans du général Andrade, entra à Caracas et se proclamait chef du pouvoir exécutif.

Le 23, il ouvrait les portes de la prison où était

dinait avec le général Castro au Palais présidentiel. Quelques heures après, il appelait un traître son libérateur et amphitryon, et proclamait une nouvelle révolution... toujours au nom des immortels principes de justice, de liberté, d'égalité.

Il bat la campagne en ce moment. On le rattrapera, dit-on. Soit, mais après lui, ce sera un autre ambitieux qui projettera d'accomplir ce qu'a fait le général Cipriano Castro. Chaque Vénézuélien a dans sa giberne la canne dorée de Président de la République, et peut se dire : Que suis-je aujourd'hui? Rien. Que puis-je être demain? Tout...

Organiser une révolution, faire tuer des centaines de pauvres et braves gens du peuple qui rêvent toujours d'une vraie liberté, d'une patrie libre et d'une administration honnête, et dont le sang coule sans cesse en pure perte, cela coûte tout au plus quelques mois de prison. Paris valait bien une messe. Les petits profits de la Présidence de la République du Venezuela valent la peine qu'on risque un séjour de quelques semaines à la Rotunda, Sainte-Pélagie locale, sale et répugnante.

Les résultats d'une pareille politique sont désastreux. Le pays est ruiné, si les politiciens ne sont pas tous pauvres; les agriculteurs sont dans la misère; le commerce, à la veille d'une faillite générale; le Trésor national vidé. La Dette publique a été triplée en quelques années et on n'en assure plus le service, depuis bientôt deux ans.

Si les intérêts des Vénézuéliens étaient seuls compromis par un semblable état de choses, nous penserions, tout en le déplorant, que maîtres chez eux, ceux-ci ont le droit, triste et barbare — droit cependant — de proclamer d'incessantes révolutions et de se lancer dans de criminelles aventures. Mais une situation pareille lèse de nombreux intérêts étrangers, de considérables intérêts français notamment, aussi devons-nous souhaiter qu'il soit possible de trouver et d'adopter un moyen de mettre fin à ces désordres administratifs et financiers.

X.



Groupe d'insurgés à Caracas.

## LE VAGABOND

- Quel nom vous dites? Mac Donald?  
— Oui, Willy Mac Donald.  
— Un grand roux, avec des yeux bleus?  
— C'est bien ça.

Les deux hommes, se faisant face, chacun appuyé sur le comptoir couvert de toile cirée, finirent leur verre de bière.

Ils s'étaient rencontrés sous la véranda du Queen's Hôtel une demi-heure auparavant pour la première fois; et la bière, malgré sa mauvaise qualité, avait délié les langues.

Le Queen's Hôtel n'était rien moins qu'une vulgaire auberge comme il en pousse partout en Australie: bâti au milieu du Kangaroo Plain, à 40 milles de Paddy's Flat, et à 63 de Tulbara, il était l'oasis de ce petit désert.

Devant la porte du bar s'élevait une barrière armée d'anneaux, où les consommateurs attachaient leurs chevaux; le sol, foulé et creusé à cet endroit, disait les longues heures pendant lesquelles de pauvres bêtes ont piassé, sous le soleil cruel et les mouches affolantes. Un poteau appuyé d'une échelle, et portant une grosse lanterne, guidait la nuit le coche qui, deux fois par semaine, faisait le service entre Bundelcoola et Mitta-Mitta.

— Un autre, dit O'Hara à son nouvel ami, en homme qui connaît les convenances.

— All right.

Le patron, derrière son bar, remplit les verres à nouveau, O'Hara délia le coin d'un mouchoir de couleur neutre, sortit un shilling, le seul qu'il avait, et le poussa sur le comptoir poisseux.

Tous deux crachèrent par terre, s'essuyèrent la bouche du dos de la main, levèrent leurs verres à hauteur des yeux et avalèrent une longue gorgée.

— C'est bien à Brisbane que vous l'avez rencontré? demanda O'Hara.

— Oui, en Queensland, en 1885, je crois. Il venait de Cloncurry, près du « Gulf (1) » où il avait cherché de l'or.

L'autre grogna sourdement, et tout en mâchonnant sa pipe, coupa sa tablette de tabac noir avec furie.

— Depuis, ajouta-t-il, j'ai appris qu'il avait du terrain en Victoria, à Warragul, dans le Gippsland.

Les verres vides, on se sépara: l'inconnu monta sur son cheval qui l'attendait dehors.

O'Hara prit le bagage qu'il avait laissé sous la véranda, et se dirigea vers un bouquet d'arbres qui, solitaire, avait poussé à 200 yards de là. La nuit venue, il alluma un feu, y posa son « billy » et attendit: quand l'eau bouillonna, il le retira et y jeta une pincée de thé. Un morceau de viande salée et de « damper (2) » complétèrent son dîner.

Il ralluma sa pipe, et regardant les charbons rouges qui petit à petit disparaissaient sous leurs cendres blanches, il calcula longuement. Puis il ricana en se roulant dans sa couverture, et la pipe toujours aux dents, il s'endormit.

Le « Swagman », l'homme qui porte le « swag », le rouleau qui contient sa tente, sa couverture et ses effets s'il en a; appelé aussi le « Sundowner » ou celui qui apparaît quand le soleil se couche, est le chemineau de l'Australie. On l'y voit par tous les temps, sous la pluie qui inonde la plaine, sous le soleil infernal qui la gerce, son « swag » sur l'épaule. D'une main, il tient l'inséparable « billy » et les petits sacs de calicot qui contiennent ses « rations » de thé, de sucre et de farine; de l'autre son « water bag », un sac de cannevas rempli d'eau.

S'il est dans un pays où les stations ne sont pas trop éloignées les unes des autres, il arrive le soir à l'une d'elles, va droit au « store » (magasin) et reçoit le thé, le sucre et la farine; après quoi il demande invariablement un peu de viande.

Il prend tout cela comme si cela lui était dû, et le squatter sait qu'un peu de farine refusée peut lui coûter cher. La vengeance est facile; on laisse les barrières ouvertes, et les troupeaux, en se mélangeant peuvent préparer de la besogne pour une semaine. En été, quand l'herbe roussie bruisse comme de la paille, quand les arbres craquent et sentent leur essence d'eucalyptus, une allumette frottée peut brûler des centaines d'hectares, et autant de moutons peuvent être détruits en un clin d'œil. Aussi un swagman s'est-il vanté de faire le tour de l'Australie rien qu'avec une boîte d'allumettes en poche.

Le sundowner, pour lui donner son autre nom, est supposé voyager à la recherche de travail; mais la vieille question « y a-t-il du travail sur la station » n'explique même plus l'arrivée de ce pèlerin étrange.

— Nous n'avons pas peur du travail, a dit l'un d'eux, nous n'avons peur que d'en trouver.

Le métier, car c'en est un, a comme adeptes toutes sortes de gens. Les uns, réellement, cherchent du travail; leur mauvaise mine ou leur âge avancé ne les recommande pas au squatter qui demande deux bras solides. D'autres ont un « passé »; leurs chaussures éculées, la coupe de leurs loques, leur langage même, trahissent un gentleman que le jeu ou le whisky ont jeté sur le « track » (1). D'autres enfin, bons marcheurs, aimant la vie nomade, ont trouvé qu'en Australie, marcher, c'est vivre. Le logement et la nourriture leur sont fournis, pour peu qu'ils aient assez de tabac pour la pipe du soir, ils sont heureux.

Il y en a qui voyagent longtemps en compagnie d'un « mate » (2) qu'ils ont rencontré sur la route; il y en a qui vont seuls, deviennent maniaques et se parlent tout haut à eux-mêmes: dans leur camp solitaire du soir, ils philosophent avec leur noire compagne, leur pipe; le reste du monde ne les occupe guère.

O'Hara, lui, était un swagman qui réunissait un peu tous les types, excepté celui de gentleman. Quand il avait quitté l'Irlande, quelque quinze ans auparavant, les seuls gentlemen de sa famille, il le disait lui-même, étaient les cochons qui payaient les rentes de son père (3). L'Eldorado de l'Australie ne lui avait pas donné tout ce qu'il en attendait; il avait essayé sa pioche un peu partout, longtemps avec un succès médiocre. Un jour enfin, à Cloncurry, son « mate » et lui avaient vu la fortune leur sourire. Pendant plusieurs mois, les pépites remplissaient petit à petit la boîte de conserves qui leur servait de coffre-fort. Mais la chance cessa tout à coup, et avec elle, les pépites et son « mate » disparurent. Dégoûté du métier de mineur, presque crevant de faim et de soif, O'Hara avait quitté le district, et pris le « track » dans le vague espoir de retrouver son compagnon infidèle.

Les années avaient passé, le vagabond avait marché quelques 1600 milles de Queensland en Nouvelles-Galles du Sud. De temps à autre, il s'arrêtait sur une station, y travaillait six mois, puis reprenant son swag et son billy, repartait avec quelques « notes » en poche. Peu à peu, cette vie errante était devenue une habitude; chaque soir, il allumait son feu dans un endroit différent et le billy recommençait son vieux chant, toujours le même. Si la rivière et ses grands arbres lui plaisaient, il fixait sa tente près de la berge, jetait une ficelle armée d'un hameçon et vivait du produit de sa pêche: parfois, au store de la station, on lui donnait du tabac, ou des raisins secs en échange du poisson de huit livres qu'il apportait.

Dans cette sorte de *dolce far niente*, O'Hara eût été assez heureux s'il avait pu oublier sa petite fortune volée. Sa barbe était grise déjà; mais les jambes se sentaient encore fortes, et l'espoir de la vengeance lui donnait du courage pendant les étapes dures.

Il venait de rencontrer par hasard, au Queen's Hotel un homme qui lui avait offert un verre de bière. On avait causé de choses et d'autres; de Tarcoola, qui avait gagné le cup de Melbourne, — de lapins qui transformaient le pays en une vaste garenne — du « rush » à Coolgardie et des champs d'or en général. On avait nommé Cloncurry, l'inconnu avait rencontré des années auparavant un homme qui en revenait.

O'Hara croyait le connaître d'après la description: un grand roux, avec des yeux bleus, et qui s'appelaient Willy Mac Donald. Non, il n'y avait pas à en douter, ce devait être lui. Aussi, ce soir-là, sous le ciel constellé, le swagman dormit paisiblement, malgré les moustiques qui le piquaient au travers de sa vieille couverture rouge.

..

Mac Donald est arrivé un beau jour dans le Gippsland aux forêts épaisses, aux arbres monstres dont l'âge est perdu.

Il a planté sa tente, retroussé ses manches; les coups de hache ont réveillé les échos et mis en fuite les oiseaux-lyres. Les « reg-gum », les « stringy-

bark » sont tombés un par un, et avec eux les « supple-jack » dont les filets inextricables semblaient défendre un bois sacré: les fougères arborescentes aux panaches gracieux avaient disparu, et le feu avait aidé l'homme.

La hutte de planches grossières a remplacé la toile; des barrières se sont élevées comme si la forêt aurait pu reconquérir ce que l'on venait de prendre dans son vif. Virent des taureaux, des vaches; plus tard les moutons et avec eux la prospérité. Bientôt, la petite ferme se dessine, la charrue ouvre le sol vierge, et le soc qui paraît d'argent dans la terre brune, est arrêté de temps à autre par la racine tenace d'un géant qui n'est plus. Chaque jour, la forêt sauvagement recule devant l'homme, le soleil est plus au large, et sa lumière descend sur l'humus riche que les siècles ont amassé.

La hache s'abat toujours, les grands arbres saignent; les blessures sont béantes et l'agonie est lente: la charrue fouille et éventre; car l'homme ne peut créer sans torturer ni sans détruire. La hutte ne sert plus que de cuisine, une maison presque coquette a subitement poussé près d'elle: Mac Donald s'est marié, puis les enfants sont venus et maintes fois ses gros bras velus hors des manches, croisés sur la poitrine, il sourit fièrement sur cette vaste clairière qu'il a ouverte, qui lui appartient et qui est son « home ».

Un soir de Noël, il invita deux fermiers et leur famille afin de fêter dignement le Christmas cher à tout Anglo-Saxon. Les 20 milles de route à peine carrossable dans le dédale des troncs d'arbres, n'ont pas effrayé Simpson ni Mac Carthy; tous, hommes, femmes et enfants sont arrivés à cheval, et la course les a disposés à faire honneur à la table de leur hôte.

La salle à manger, qui n'a pour plafond que le toit de fer qui couvre la maison, ressemble à toutes celles que l'on voit dans le bush. La grande cheminée béante et noire supporte sur son manteau élevé des vases de porcelaine commune et de mauvais goût, des photographies surannées et passées dans leurs cadres de fétus de paille. Les murs sont couverts de gravures énergiquement coloriées, suppléments gratuits d'une série de Noëls. Un vieux fusil et un rifle pendent à des clous près de la porte; sur une petite étagère quelques livres parmi lesquels trône une grosse bible dont le titre énorme, imprimé en or sur le dos plat du volume, semble demander l'aumône d'un regard, et proclamer la piété de la maison.

Autour de la longue table, ils sont tous assis, regardant avec sollicitude la dinde sauvage que Mac Donald découpe. La soupe à la queue de kangaroo a déjà passé, et le maître de la maison a raconté comment le « old man (1) » acculé contre un arbre avait avant de recevoir sa deuxième balle, ouvert le ventre de Sticker, un vieux lévrier qui ne comptait plus ses blessures.

La conversation s'anime, les dames font gorges chaudes sur le dernier bal donné à Warragul, et dont les détails complets ont paru dans la feuille hebdomadaire de ce centre important. Elles discutent la description minutieuse des toilettes: Miss Florence Smith, la fille du « storekeeper (2) », portait, disait-on, une robe de crépon bleu pâle, avec un corsage rouge cerise; tandis que Miss Johnson, la femme du menuisier qui faisait en même temps l'office de croque-morts et d'entrepreneur de pompes funèbres, paraissait charmante en rose.

Les hommes donnaient leur avis sur le meilleur maïs à planter, et Mac Donald seul niait la supériorité du « 90 jours ». Quant au moyen d'éloigner les cakatoes des semences, tous étaient d'accord, et affirmaient que l'arsenic était le meilleur moyen de venir à bout de ces bryants et nuisibles oiseaux.

Les enfants eux ne restaient pas en arrière: les quatre garçons, dans des faux-cols qui les gênaient et des chaussures neuves qui leur donnaient des crampes, parlaient d'opossums, lapins et serpents dont chacun avait tué un nombre incalculable et dont les dimensions commençaient à prendre des proportions fantastiques.

Enfin Mr. Mac Donald s'esquiva, puis revint portant triomphalement le « plum pudding » dans son auréole de flamme bleue. L'attention flatteuse que ce plat indigeste mais inévitable reçut de la part des gamins, eût pu faire croire que ceux-ci avaient vécu trois cent soixante-quatre jours dans l'attente de cette féérique apparition.

Au moment où Mac Donald se préparait à couper

(1) Golf de Carpentarie.  
(2) Pain cuit sur la cendre.

(1) Chemin battu, trace, empreinte.  
(2) Ami, pays, camarade.  
(3) « Diction irlandais ».

(1) Vieux kangaroo.  
(2) Celui qui tient un magasin.

le pudding, d'un geste que chacun suivit des yeux, il s'arrêta le couteau en l'air.

Au dehors, les chiens aboyaient et leurs chaînes ferrailaient sur le sol. On frappa à la porte.

— Entrez, dit Mac Donald vexé.

Un homme entre, son chapeau est resté sur sa tête, et la lampe n'éclaire sa figure qu'à moitié.

— Que voulez-vous ?

— Je voudrais vous parler.

— Ne pouvez-vous pas attendre que nous ayons fini ?

— Non, dit l'autre lentement, voilà dix ans que j'attends.

Puis, ôtant son chapeau, il dit :

— Je suis O'Hara.

Les convives le regardèrent avec curiosité mais sans comprendre : Mac Donald laissa tomber son couteau qui cassa l'assiette en deux.

— Me reconnaissez-vous, dit O'Hara, les yeux toujours fixés sur lui ?

— Non, fut la réponse, je ne vous ai jamais vu.

— Pasmémelà-haut, en Queensland, à Cloncurry.

— Non, jamais.

— Canaille ! Voleur !...

Avant que l'homme eût pu en dire davantage, Mac Donald s'était lancé vers lui, et d'un coup de poing l'avait envoyé rouler à la renverse par la porte ouverte.

Le corps tomba lourdement, et au même instant, un rire surhumain, fou, diabolique, s'éleva dans la nuit noire qu'il déchira de ses échos répétés.

Mac Donald referma la porte bruyamment. « Il est fou ou ivre », dit-il avec calme.

Pourtant, il passa la main sur son front, et la retira mouillée de sueur.

Tard dans la nuit, quand tout fut endormi, Mac Donald sortit doucement : d'abord il ne vit rien près de la véranda ; puis, sous l'ombre épaisse d'un sapin, la forme d'un homme couché à terre. Il secoua le corps, mais le trouva sans vie.

Le fermier eut peur ; il se sentit un assassin, et l'idée envahit son cerveau. Sans perdre un instant, après s'être assuré que l'homme était bien mort, il le souleva dans ses bras forts, et péniblement traversa la clairière. Non loin s'élevait dans la nuit la muraille sombre de la forêt que nul encore n'avait touchée.

Halebant, il arriva au pied des grands arbres, et sous le fouillis impénétrable, cacha le corps d'O'Hara : au petit jour, il reviendrait enterrer le cadavre.

Tandis qu'il s'essuyait la face, il regardait parmi la déchirure des eucalyptus immobiles le ciel étoilé : il se souvint soudain que cette nuit grande, profonde et tranquille était une nuit de Noël, de ce Noël qui doit apporter la paix sur terre.

Les mois avaient passé ; les agneaux nombreux, agenouillés tétaient leur mère ; mais le fermier était taciturne. La nuit, il entendait ce même rire diabolique qui éclata quand O'Hara tomba : il tua plusieurs « jackass » (1) et pendant quelque temps, les rires cessèrent autour de la maison.

Mais il ne put tuer le souvenir : au contraire, le passé revint, les années qu'il croyait si loin se déroulèrent avec tous leurs détails. Il se revoyait mineur — dans le pays sauvage — il revoyait son mate, O'Hara — il entendait même le grincement de la manivelle qui remontait la terre du puits. Une fois établi en Gippsland, il avait pensé que le travail rachèterait le vol ; que l'argent gagné à la sueur de son front purifierait l'or mal acquis.

Le long de la forêt, la charrue déchirait la terre, et Mac Donald, la main sur la poignée, un pied dans le sillon gras et luisant, passait et repassait non loin de la fosse qui tenait son secret : la nature, dans son travail incessant, se faisait sa complice.

Mais peu à peu, le fermier abandonna ses occupations ; le fusil sur l'épaule, il parcourut les paddocks et la lisière des bois, tuant des « laughing jackass » ; le soir, il rentrait les oiseaux pendus à sa ceinture. Il avait pris leur rire, et sans cesse éclatait dans un accès saccadé, rauque et horrible qui l'épuisait comme une toux de poitrine.

Son état empira ; mais avant que le sergent et ses hommes, mandés de Warragul ne fussent venus pour le conduire à l'asile de fous de Yarra Bend, il finit dans un éclat de rire.

La terre qui engendre et qui détruit se referma

sur lui ; le hasard voulut qu'on creusât sa fosse non loin de celle de O'Hara ; seulement, l'une avait une croix de bois peinte en blanc, l'autre n'avait rien qui indiquât qu'un pauvre vagabond dormait une fois encore et pour toujours, sous les grands arbres.

P. WARREGO.

## DANS LE MONDE DES PERLES

Cette année, il sera de mode, paraît-il, de porter beaucoup de bijoux. Les perles sont donc de nouveau à l'ordre du jour, d'autant plus que l'Académie s'en est occupée tout récemment et que leur véritable nature vient d'être élucidée d'une manière complète. On savait bien, en effet, que les perles fines se forment dans les coquilles de divers mollusques, mais on n'avait jamais expliqué pourquoi on en rencontrait dans certaines et pas dans d'autres. Les mollusques « margaritifères » (on sait qu'en latin, perle se dit *margarita*) étaient-ils mieux nourris, mieux portants que les autres ? Ou bien ces producteurs de perles étaient-ils, au contraire, malades, et ne formaient-ils leurs précieux globules calcaires qu'à la façon des goutteux riches en concrétions plus ou moins volumineuses ? Cruelle énigme, qui ne laissait pas que d'embarrasser les poètes éprouvant le besoin de chanter les perles qui... les perles dont... Quant aux naturalistes, je vous laisse à penser à quelles discussions ils se livraient depuis Plin qui avait simplifié la question en leur attribuant une origine divine, jusqu'aux savants modernes qui les regardaient comme des dépôts de nacre faits autour de débris introduits accidentellement entre la bête et sa coquille.

Enfin, M. Diguët, de retour d'une mission en Californie, vint et, ainsi que je vais l'expliquer, la question est aujourd'hui résolue. La poésie y perd peut-être, mais la science y gagne, tout en satisfaisant notre curiosité.

Comme le fait remarquer tout d'abord M. Diguët, dans sa communication à la Société nationale d'agriculture et de pêche, le mode de formation de la véritable perle fine a toujours été confondu avec la production de certaines concrétions accidentelles, que l'on rencontre en général chez presque tous les mollusques bivalves. Il ne faut pas, en effet, confondre les perles à orient, — c'est-à-dire les véritables perles fines, — avec les perles de nacre, produit sans valeur commerciale. Ces dernières sont produites par des dépôts de nacre se formant autour de tout corps étranger qui vient à se glisser entre ce qu'on appelle le manteau de l'animal et la coquille qu'il sécrète.

La perle de nacre prend donc naissance à la surface du manteau ; la perle fine, elle, se produit pour ainsi dire dans n'importe quelle région de l'animal. La perle fine, contrairement aux concrétions, se trouve pendant toute la période de sa formation contenue dans une poche fermée qui va en s'usant, à mesure que la perle arrive à ce que l'on pourrait appeler sa maturité.

L'évolution de la perle, d'après de nombreuses observations de M. Diguët, peut se diviser en trois stades : au début, un état liquide, passant, par suite de la condensation des éléments dont il est saturé, à une nouvelle phase, qui est représentée à son début par un état gélatineux, puis enfin une calcification progressive qui, lorsqu'elle est complète, constitue la perle.

Dans le premier stade, on observe une sorte d'ampoule, remplie d'un liquide ou d'une sérosité plus ou moins translucide due très vraisemblablement à l'action d'un parasite, qui, en s'introduisant dans les tissus, est venu y déterminer une forte irritation. Des naturalistes, en faisant des coupes transversales dans des perles fines, y ont d'ailleurs trouvé des parasites, entre autres des Trématodes et des Acariens.

Dans le second stade, la substance liquide, qui forme le contenu de l'ampoule et lui donne le même aspect que les vésicules consécutives à une brûlure, subit peu à peu une condensation ; elle s'épaissit en prenant la consistance d'une gelée, puis se transforme en une substance analogue à celle de la coquille.

Cette transformation accomplie, la masse, par suite d'un mécanisme spécial, se divise en une série de couches concentriques plus ou moins régulières, laissant entre chaque zone des interstices, qu'un dépôt calcaire cristallisé viendra combler pendant l'opération de la calcification. Celle-ci, qui représente la troisième et dernière étape de la perle dans son évolution s'accomplit progressivement : c'est d'abord une sorte d'incrustation ou de magma cristallin, qui vient prendre naissance dans les intervalles produits par le retrait de la matière organique, laquelle, réduite en minces feuillets, forme des planchers de cristallisation sur lesquels les premiers dépôts se nourrissent par l'apport et l'endossement des liquides de l'organisme chargés de calcaire.

Pendant toute son évolution, la perle reste contenue dans l'ampoule qui lui a servi en quelque sorte de matrice ; cette enveloppe, pendant l'opération de la calcification, s'use et se détruit, de sorte que, au moindre effort du mollusque, elle se rompt et la perle se trouve alors facilement expulsée. La surface interne de cette poche, contre laquelle s'est formé le dépôt cristallin

superficiel de la perle fine, doit, suivant sa délicatesse et sa finesse, influencer sur l'orient ; de plus cette poche placée dans un organe quelconque, détermine, sous l'influence des pressions et des tractions des tissus, la forme de la perle au moment où débute la calcification.

Des recherches de M. Ch. Diguët, il résulte donc que les concrétions qui peuvent parfois se présenter sous une forme plus ou moins sphérique et qui, dans ce cas sont désignées sous le nom de perles de nacre, sont des produits sans valeur et sans autre éclat que celui de la nacre du mollusque qui leur a donné naissance ; ce sont, en un mot, des productions normales, quoique accidentelles, élaborées à l'extérieur des tissus, tandis que les perles fines, sur l'apparence physique desquelles il serait superflu d'insister, représentent un produit pathologique effectué au sein même des tissus, dans des conditions spéciales résultant de l'irritation produite par la présence d'un parasite.

Le principal mollusque producteur de perles est l'*Huitre perlière*, qui ressemble assez bien à une huitre de Marennes, mais avec plus de régularité dans le contour et un dessus écailleux. La coquille, très épaisse et admirablement nacrée à l'intérieur, n'est pas attachée par une de ses valves comme l'huitre ordinaire, mais, comme la Moule, par une sorte de petit balai de fibres cornées. Les Huitres perlières vivent en bancs nombreux, à une certaine profondeur dans le golfe Persique, sur les côtes de Ceylan, dans la mer Rouge, les golfes de Panama et du Mexique, ainsi que le long de la côte Californienne. Des plongeurs exercés vont les détacher, puis se hâtent de les rapporter dans les barques ; pour maintenir leur souffle, ils ont soin de se pincer les narines avec un petit instrument de corne. Ils redoutent particulièrement le Poisson appelé « l'épée de mer » qui ne se fait pas faute de les transpercer ou même de les couper en deux.

En Californie, on recueille aujourd'hui les Huitres perlières à l'aide de scaphandriers qui descendent à des profondeurs de 20 à 30 mètres. M. Diguët a fait connaître d'intéressants détails sur la manière dont sont traitées les huitres après leur récolte.

Les huitres reçues sur le bateau principal sont soumises, à une certaine heure de la journée, au travail de la recherche des perles et de la séparation de la nacre. L'opération est pratiquée par une dizaine d'hommes se tenant assis auprès d'une table basse leur servant de billot : à côté, les huitres perlières, amoncelées en plusieurs tas, représentent la besogne de chacun. En face de ces derniers, des surveillants se tiennent debout, ne perdant pas de vue un instant les ouvriers. Toute cette opération est exécutée dans le plus profond silence, tout geste autre que celui commandé par le service est interdit ; en un mot, toute cause pouvant favoriser l'escamotage d'une perle est écartée.

Les hommes pratiquant l'ouverture de ces coquilles sont armés d'un couteau qu'ils introduisent entre les valves, et d'un seul coup coupant le muscle de l'animal ils séparent complètement les valves en brisant la charnière ; puis l'animal est arraché de sa coquille, fendu par le milieu du muscle et pétri entre les doigts de façon à faire sortir les perles qui se trouveraient dans l'intérieur, ensuite les débris sont passés à d'autres individus qui leur font subir une dernière manipulation.

Les coquilles sont débarrassées des madrépores et des algues qui les encroûtent, par deux hommes préposés à ce genre de travail, puis séchées et mises en sac. Le corps de l'animal est jeté dans un récipient où il est examiné une dernière fois, afin de s'assurer que des perles ne sont pas restées, puis les branchies sont arrachées et le muscle préparé à l'état sec pour être ensuite employé comme comestible par les pêcheurs.

Les Perles sont ensuite passées à plusieurs cribles, qui séparent les différentes grosseurs, puis enfilées en chapelet, pour les rendre plus facilement transportables.

Les Perles fines peuvent être aussi produites par d'autres mollusques que l'Huitre perlière. Les plus importants de ces derniers sont les *Mulettes perlières*, qui vivent dans les eaux douces notamment en Angleterre et en Scandinavie ; on en trouve aussi dans les ruisseaux des Pyrénées. On peut encore en rencontrer dans l'huitre ordinaire, la moule commune (on en a récolté qui valaient 25 francs), l'Arche de Noé, où elles sont violettes, l'Anomie, où leur couleur est pourprée, l'Haliotide où, tout dernièrement, M. Boutan est arrivé à en faire produire à volonté, les Tridacnes ou Bénitiers, la Pinna, la Turbinelle, etc.

Presque toutes ces perles, aussi bien que celles de l'Huitre perlière, finissent presque toujours par se ternir à la longue, par « mourir » comme disent les bijoutiers. On leur redonne leur éclat primitif en les plongeant dans un liquide légèrement acide qui « décape » en quelque sorte leur surface ternie. De toutes les recettes préconisées, la plus bizarre est celle qui consiste à faire avaler la perle par un Canard ou un Poulet, puis à la retirer cinq ou dix minutes après avoir sacrifié celui-ci. Cette pratique est, paraît-il, des plus efficaces et due certainement à l'acide de l'estomac de l'oiseau, acide qui dissout la partie externe de la perle. Ce qui le prouve bien, c'est que celle-ci diminue de poids ; si même on la laissait trop longtemps, elle disparaîtrait complètement. Le résultat serait plutôt fâcheux...

HENRI COUPIN.

(1) Oiseau moqueur.

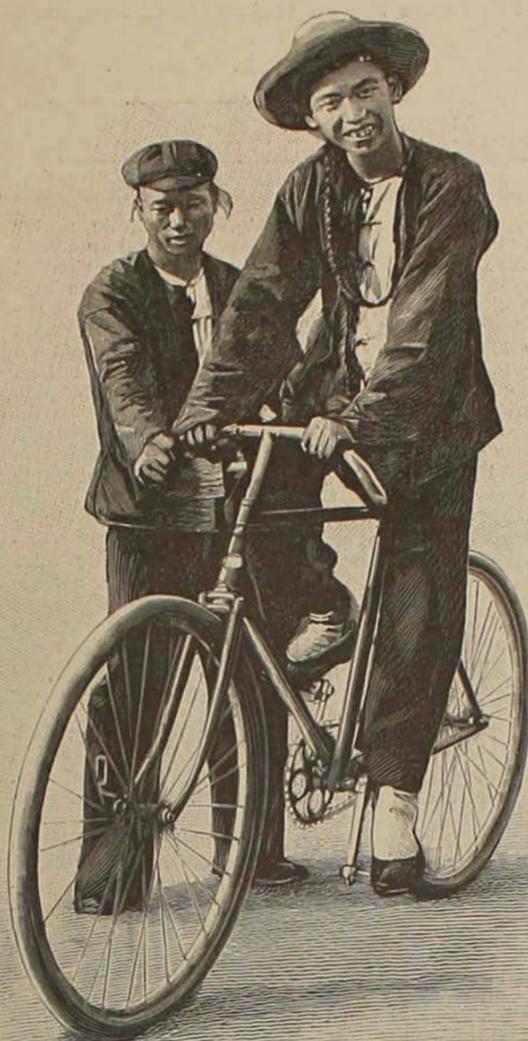
## LES OUVRIERS INDO-CHINOIS A L'EXPOSITION

Un coin de l'Extrême-Orient à Paris. Il existe, en un quartier perdu, tout au bout d'Auteuil, près des fortifications. Là, rue du Docteur-Blanche, vient de s'établir la colonie d'ouvriers indigènes chargés d'édifier le palais de la section indo-chinoise à l'Exposition de 1900. Elle se compose d'une quarantaine d'hommes, appartenant aux divers corps d'état du bâtiment: charpentiers, menuisiers, ébénistes, dessinateurs et sculpteurs ornemanistes. On leur a construit dans un terrain vague un abri sommaire, dépourvu de confort, mais où ils peuvent, aux heures de repos, mener en toute liberté une vie conforme à leurs usages et à leurs mœurs.

Nous fîmes, l'autre jour, une visite matinale à leur cantonnement. La barrière de l'enclos franchie, une porte poussée, et nous voilà dans une vaste chambrée au milieu de laquelle ronfle un gros poêle de fonte. Des lits de camp serrés les uns contre les autres à se toucher, ne laissant entre les rangées qu'un étroit passage, et, parmi le désordre du lever récent, les hommes jaunes procédant à leur toilette. Trois types différents: des Chinois à la longue queue tressée, des Annamites au chignon retroussé, des Laociens aux cheveux drus, coupés comme les nôtres, à lui seul, l'arrangement de la chevelure est un caractère distinctif de l'origine.

Quant aux costumes, absence décevante de couleur locale, la plupart de nos hôtes exotiques ont cru devoir rendre hommage à la mode française en s'affublant cocassement de vulgaires vestons, de chapeaux de feutre, de toques en poil de lapin, de casquettes de cycliste. Mais la couleur locale prend sa revanche, au moment du déjeuner, quand, accroupis en cercle de dix autour du plat fumant, ils y cueillent du bout de leurs bâtonnets agiles les menus morceaux d'un ragoût, où se révèle la science culinaire de leur maître-queux, un boy de Saïgon, très dégourdi. Nous la retrouvons encore dans l'abandon paresseux, sur sa couchette, de ce Céleste pré-ludant aux douceurs de la sieste par la lecture d'une brochure roulée, un roman chinois, un roman d'amour, peut-être!

Presque tous ces hommes, les Annamites notamment, sont jeunes, bien portants, de belle humeur. Comme de grands enfants, ils s'amuse de tout: de la gau-



L'initiation.

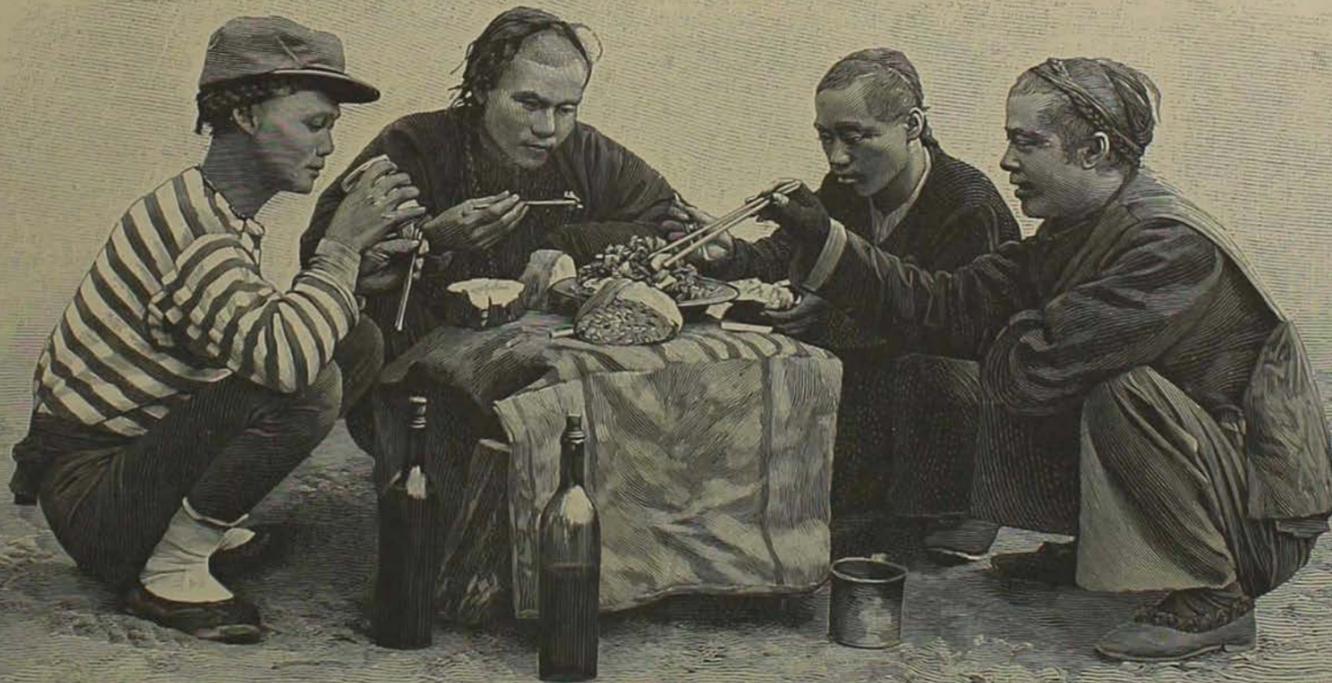
cherie d'un de leurs camarades s'initiant à la bicyclette sur la machine d'un habitant du voisinage; du coup d'essai du barbier parisien appelé pour la première fois sans doute à promener son rasoir sur des crânes; du maniement de l'appareil photographique, devant lequel, d'ailleurs, ils posent de la meilleure grâce du monde. C'est à cette bonne grâce que nous devons les scènes pittoresques reproduites ici.

Il sera également intéressant de voir à l'œuvre sur le chantier ces équipes d'ouvriers indigènes, choisis parmi les plus habiles et dont le nombre s'augmentera bientôt, nous dit-on, d'une centaine des nouvelles recrues. Nous ne doutons pas qu'ils fassent merveille comme leurs devanciers de l'Exposition de 1889. On se souvient, en effet, du grand succès que valurent alors à la section indo-chinoise non seulement les objets exposés, mais encore l'architecture de ses constructions, où se révélait un art décoratif tout à la fois si original et si séduisant.

A cette époque, déjà lointaine, la section indo-chinoise fut en effet une des curiosités les plus recherchées. Elle avait été très bien organisée par M. Sauvestre, l'un des architectes de la Tour Eiffel, ce qui n'avait pas empêché cet artiste de saisir parfaitement la note de pittoresque exotique; nous allons voir aussi bien sinon mieux, en 1900!

Pour l'Exposition prochaine, la Commission qui fonctionne sous la haute direction de M. Charles Roux, ancien député des Bouches-du-Rhône, commissaire général de l'Exposition coloniale, se compose des personnalités les plus compétentes. Ce sont: M. Pierre Nicolas, commissaire de l'Indo-Chine, M. Suricaud, commissaire adjoint, M. Maréchal, architecte des bâtiments civils en Cochinchine, chef du service des ouvriers indigènes; M. Alexandre Marcel, architecte de la section du Cambodge; M. Léopold Decron, architecte, M. Louis Dumoulin, peintre du ministère de la marine, M. Paul Merwart, peintre du ministère des colonies.

Avec de tels organisateurs, on peut être assuré pour l'exposition indo-chinoise de 1900 d'un succès au moins aussi vif que celui qui fit de celle de 1889 une des principales attractions de l'Exposition universelle.



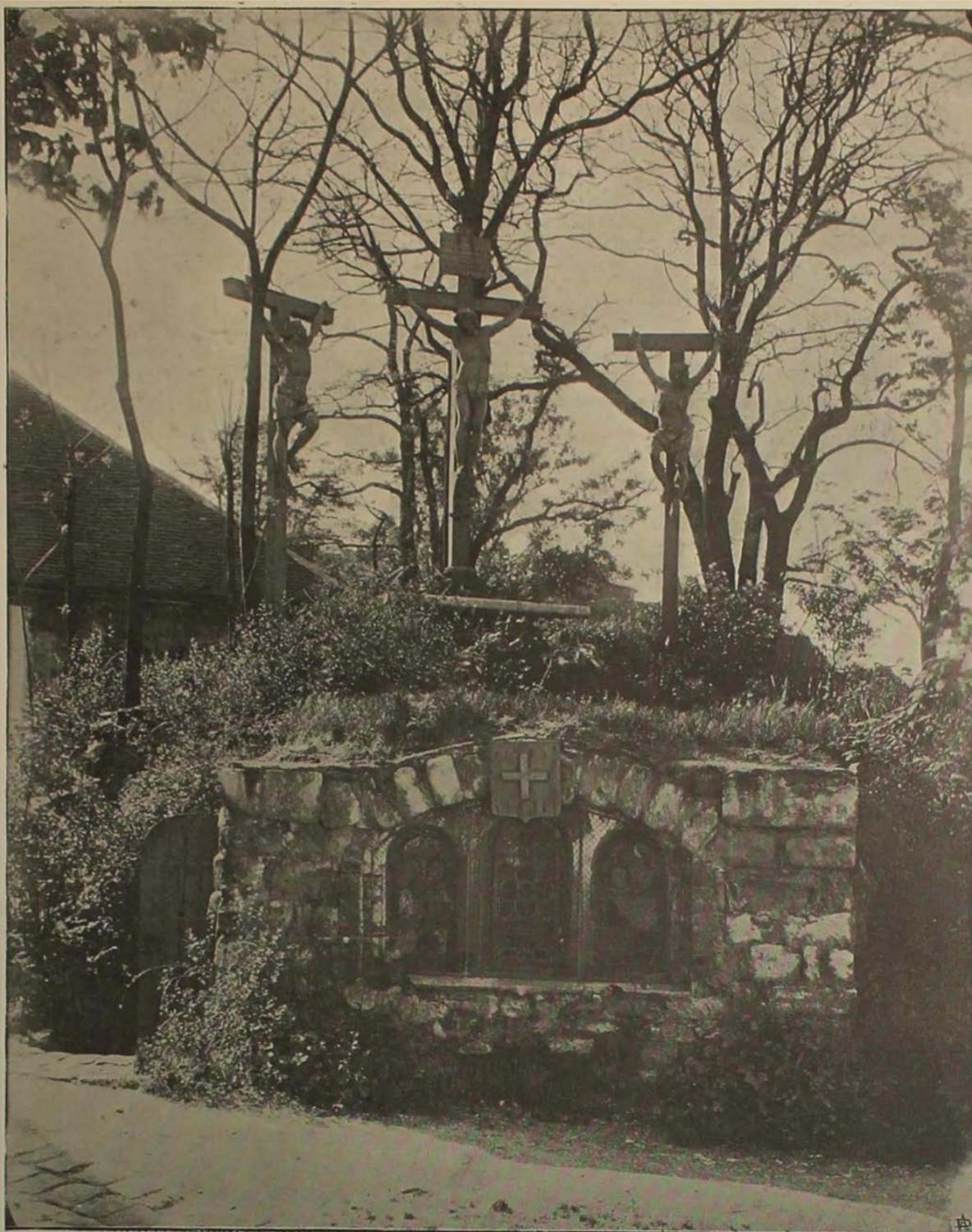
Le repas.



Le coiffeur.



La sieste.



Le Calvaire de Montmartre.

## L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DE MONTMARTRE

## LE CALVAIRE — LE CIMETIÈRE

On va décidément procéder, paraît-il, à la restauration de l'église Saint-Pierre de Montmartre. Mieux vaut tard que jamais, et cette nouvelle, faite pour combler de joie les archéologues, ne saurait laisser indifférent quiconque aime, même sans souci d'érudition, les vieilles pittoresques.

C'est que, en dépit de son aspect misérable, ce vénérable édifice a bien des titres à notre sollicitude : d'abord son grand âge, — huit siècles ! — puis les souvenirs historiques liés à sa longue existence, enfin sa situation au sommet de la « Butte sacrée », aujourd'hui complètement enclavée dans Paris. A cette place s'élevait jadis un temple gallo-romain dédié à Mars, et les deux colonnes de marbre monolithes qu'on voit encore à l'entrée du chœur, seraient des vestiges de ce sanctuaire païen, conservés parmi les matériaux du premier temple chrétien qui lui fut substitué. Saccagé lors de l'invasion des Normands, battu en brèche par les vents de tempête, celui-ci devait disparaître à son tour presque entièrement vers le milieu du dixième siècle, époque de sa reconstruction.

Depuis, de combien d'événements l'église restée debout a-t-elle été témoin ! Ses voûtes ont retenti de l'Alleluia par où l'empereur d'Allemagne, Othon-le-Grand, forcé à la retraite, essaya de se donner l'illusion de la victoire ; elle a vu Louis-le-Gros et la reine Adélaïde s'agenouiller sur ses dalles ; elle a vu Henri IV

contempler de son porche ce Paris qui valait bien une messe ; elle a assisté à la splendeur et à la décadence de la fameuse abbaye de Montmartre, où régnèrent tant d'abbesses titrées : les Beauvilliers, les Bellefond, les Rochechouart, les La Rochefoucault, les Montmorency-Laval... C'est derrière l'abside, dans l'élégante chapelle aux contreforts croulants dénommée *Chœur des Dames*, que les nobles religieuses entendaient les offices, et plusieurs d'entre elles y furent inhumées.

Pendant la Révolution, quand, par un de ces à-peu-près dont nos édiles n'ont pas tout à fait perdu le goût, Montmartre se transforma en « Mont-Marat », l'édifice désaffecté sert de magasin à poudre et de lieu de réunion pour les électeurs de la section. En exécution d'un décret de la Convention, Claude Chappe y établit un télégraphe aérien qui annoncera les victoires de l'armée du Nord ; on en apercevait encore les bras au commencement du second empire, et la base de sa tourelle, maçonnerie banale, subsiste avec son escalier intérieur, encastrée dans le *Chœur des Dames*.

Après bien des vicissitudes, bien des replâtrages sommaires et malheureux, telle l'affreuse façade moderne d'un style disparate plaquée à l'architecture ancienne, la doyenne des églises de Paris avait beaucoup souffert des outrages du temps. Elle n'en continuait pas moins son service paroissial, lorsque, il y a un peu plus de deux ans, le clergé, alarmé de sa décrépitude et de sa caducité, prononça son arrêt de mort.

Le vendredi 9 avril 1897, fête de la Compassion de la Sainte-Vierge, sept cent-cinquante ans, mois pour mois, à dater de la dédicace solennelle faite par le pape Eugène III, assisté de saint Bernard, elle offrait ce curieux spectacle : à l'extérieur, le portail tendu de dra-

peries noires ; à l'intérieur, le curé célébrait la messe des agonisants en présence de ses ouailles extraordinairement convoquées et administrant en quelque sorte les derniers sacrements à cette personnalité de pierre, comme s'il se fût agi d'un être humain. Le jour même, à l'issue de la bénédiction suprême, le sanctuaire était fermé et le culte émigré provisoirement dans une chapelle annexe.

Par cette cérémonie funèbre d'une pompe un peu théâtrale, l'honorable curé avait voulu affirmer son intention de quitter la vieille demeure sans esprit de retour. Et, en effet, il en faisait bientôt déménager le matériel, les orgues, les ornements, les vases sacrés, abandonnant aux araignées et aux chauves-souris la nef déserte et nue. Les raisons qu'il donnait de cet abandon étaient les suivantes :

— L'édifice, disait-il, menace ruine ; ses nombreuses lézardes s'étendent de jour en jour d'une façon inquiétante, ses voûtes s'affaissent, ses piliers fléchissent ; bref, les fidèles et leurs pasteurs n'y sont plus en sûreté, et mon devoir est de prévenir une catastrophe.

Mais il y avait encore des raisons d'un autre ordre. Constatant le préjudice causé aux intérêts de la fabrique par le voisinage de la très somptueuse basilique du Sacré-Cœur, contristé de la diminution progressive de son troupeau et jugeant que sa petite église délabrée n'avait plus assez de prestige pour encourager les fidèles à une ascension ardue, M. le curé caressait le projet de bâtir à mi-côte de la colline une église toute neuve et d'un accès plus facile.

Ce projet, aujourd'hui en cours d'exécution, lui paraissait mûr ; en homme prévoyant, il avait guigné un emplacement bordant la rue des Abbesses ; l'église chancelante une fois démolie, le produit de la vente des matériaux et du sol couvrirait en partie le prix d'achat du terrain choisi et de la construction nouvelle, et, s'il le fallait, on vendrait aussi le jardin du Calvaire.

Grand émoi parmi les archéologues, les membres de la société du « Vieux-Montmartre », les « Amis des monuments parisiens » et au sein même du Conseil municipal. Que dis-je ? fait presque invraisemblable, la Commission des monuments historiques, qui, quinze ans auparavant, avait voté 45.000 francs pour réparations « urgentes », mais avait laissé ce crédit inemployé, cette Commission somnolente daigna sortir de sa torpeur. On examina de près l'édifice malade, on ausculta ses murailles, on sonda ses plaies, et, en fin de compte, des architectes compétents opposèrent leur diagnostic optimiste au diagnostic pessimiste d'autres architectes non moins compétents : le mal avait été exagéré ; bien qu'aggravé par une coupable négligence, il n'était pas irrémédiable ; grâce à un traitement efficace, le sujet pouvait encore fournir une longue carrière ; si une restauration complète nécessitait trop de frais, une restauration partielle permettrait du moins de le conserver à la curiosité des visiteurs et à la dévotion des fervents de l'archéologie.

Le Conseil municipal, bien avisé, prit une délibération dans ce sens, conformément au rapport favorable de M. Fournière, présentement député. Un farouche socialiste contribuant à sauver une église de la destruction, le trait ne manque pas d'originalité !

La prétendue moribonde survit donc, deux ans après la sonnerie de son glas prématuré ; humiliée par la basilique du Sacré-Cœur, elle ne reçoit des visiteurs empressés autour de son orgueilleuse voisine, que l'aumône de quelques regards fugitifs, et pourtant elle mérite davantage. Avec ses pierres rongées de rides profondes, ses fenêtres aveuglées, ses états de bois, elle est là — la comparaison s'impose — semblable à une mendicante centenaire appuyée sur des béquilles. Mais ce n'est pas assez que le pic du démolisseur l'ait épargnée, il est grand temps d'appeler à son aide la truelle du maçon.

Saint-Pierre est d'autant plus pittoresque que le paysage environnant lui fait un cadre à souhait.

Nous parlions tout à l'heure du jardin du Calvaire. Ce jardin, qui s'étend derrière l'église, est ainsi nommé d'un grand calvaire apporté jadis du Mont-Valérien. Sur un tertre rustique garni d'herbes folles et d'arbustes poussant à la diable, se dressent les trois croix du Golgotha. Les figures du Christ et des deux larrons datent du treizième siècle ; modelées en terre cuite dans le genre italien, peut-être ne sont-elles pas d'un art impeccable ; mais, aux jeux de la lumière du plein air, elles prennent un vif relief et produisent un effet saisissant. Sous le tertre, une grotte de rocaïlle a été ménagée, où dans une pénombre mystérieuse apparaît Jésus couché dans son tombeau ; ce tombeau est sur-



Grotte du Calvaire : le tombeau.

monté d'un autel orné d'une statue de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Les murs sont incrustés de naïfs ex-voto; des fleurs artificielles et aussi des fleurs fraîches, roses pâles, lis candides aux longues tiges, entretenues par la piété des fidèles, parent cette retraite souterraine, empreinte d'une poésie archaïque.

A gauche de l'église, s'abritant à son ombre, comme dans nos villages, se trouve le vieux cimetière Saint-Pierre, où l'on n'enterre plus depuis près d'un siècle et dont un gardien muni d'une clef n'ouvre plus la porte qu'aux familles des défunts ou à quelques fureteurs informés de son existence. Là encore, la végétation pousse librement parmi les pierres verdies des sépultures peu nombreuses, mais presque toutes occupées par des morts de qualité. On y relève les noms de



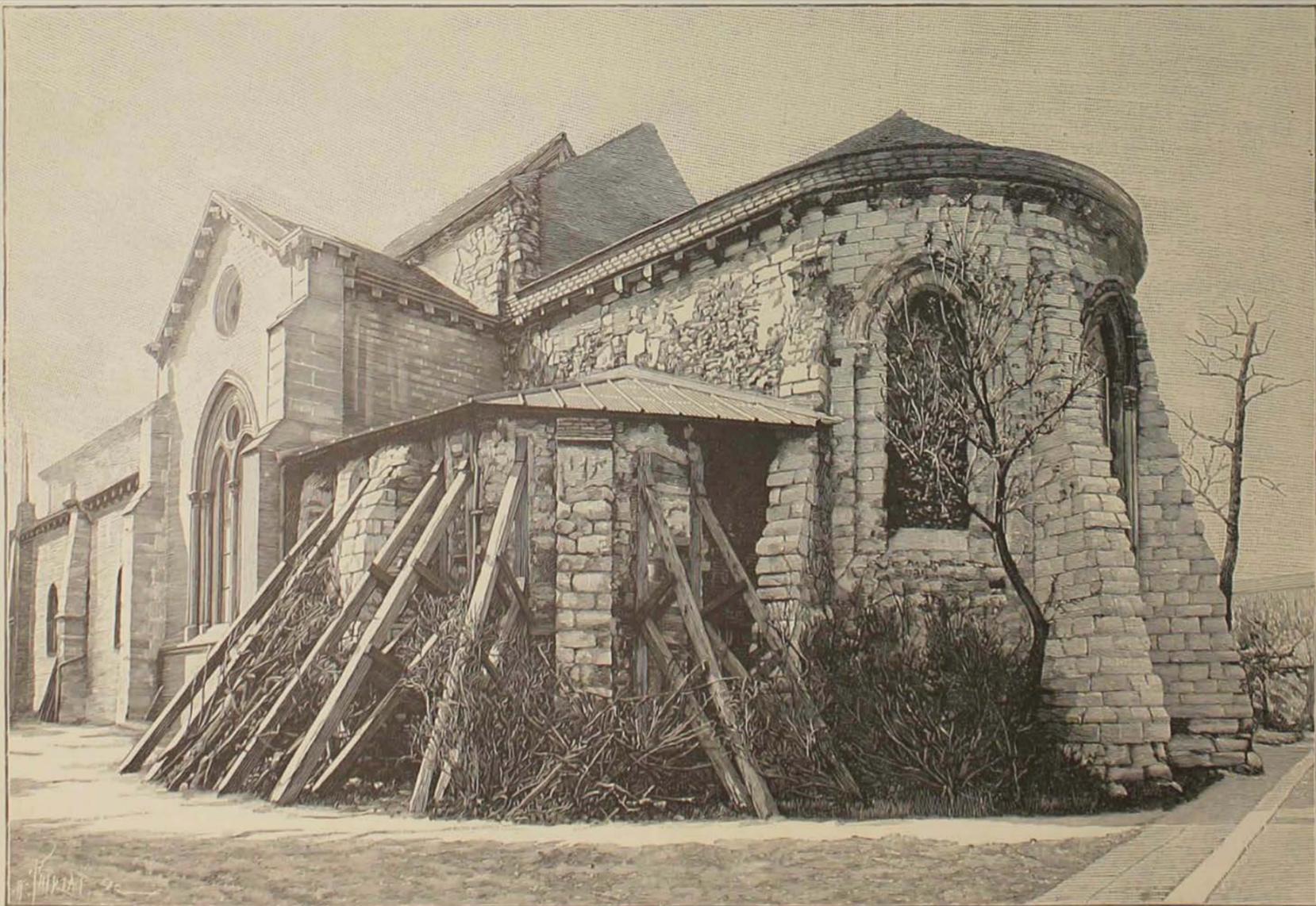
Le vieux cimetière Saint-Pierre, à Montmartre.

Bernier, évêque d'Orléans, un des négociateurs du Concordat; des Laborde, des Fezensac, de la princesse Galitzin, du marquis de Vaudreuil, de Bougainville, le célèbre navigateur; de Benjamin Desportes, le premier maire républicain de Montmartre; des Debray, dynastie non éteinte de notables de la Butte.

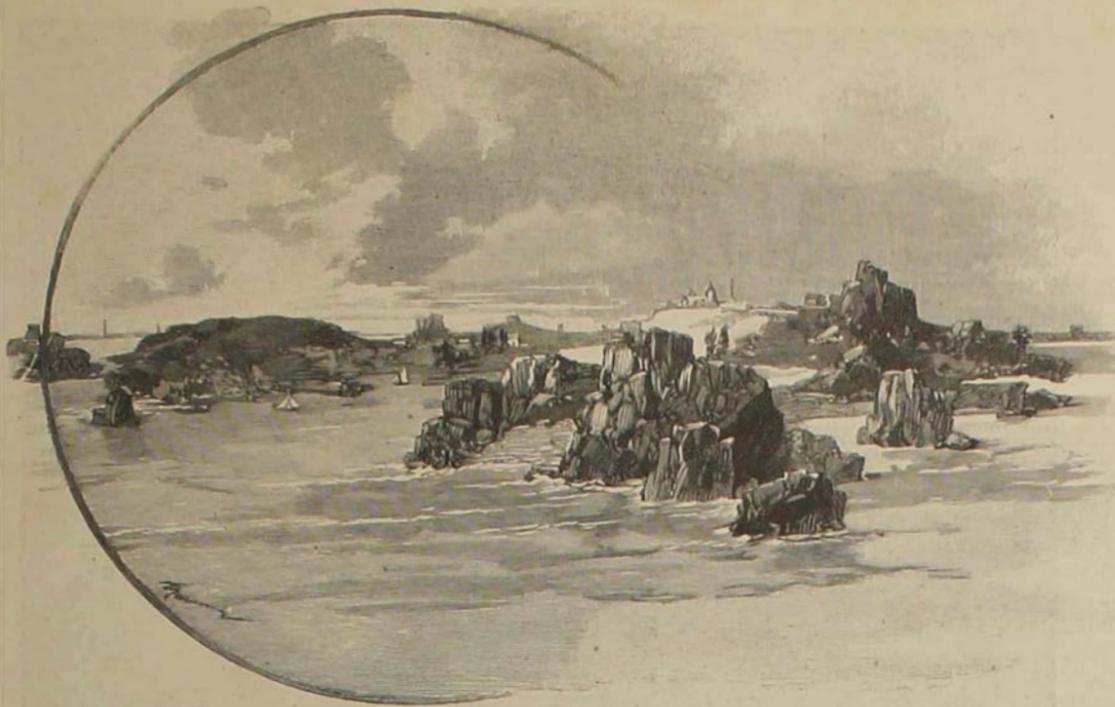
Ces deux dernières tombes, dont on distingue très nettement les détails sur notre gravure, offrent chacune une particularité curieuse : la chaîne d'entourage de la

première traverse le tronc d'un arbre qui a continué à se développer malgré cet obstacle; la croix de la seconde est surmontée d'un minuscule moulin, armes parlantes qu'une famille de meuniers arbore avec un légitime orgueil. Et si la hardiesse d'un tel rapprochement suggérait au visiteur quelque antithèse railleuse, son sourire se dissiperait bientôt dans la grande mélancolie de ce champ de repos.

EDMOND FRANK.



L'église Saint-Pierre de Montmartre : vue extérieure.



### UNE SOIRÉE A LA ROCHE-DOUVRE

Il y a quelques années, au cours d'un long et rigoureux hiver passé en Bretagne, je séjournai quelque temps à l'île Bréhat, région curieuse entre toutes celles du pays armoricain. Une île qui forme une Bretagne à part, qui a sa physionomie propre; une minuscule Bretagne, posée comme un accent circonflexe sur le point le plus septentrional de la presqu'île.

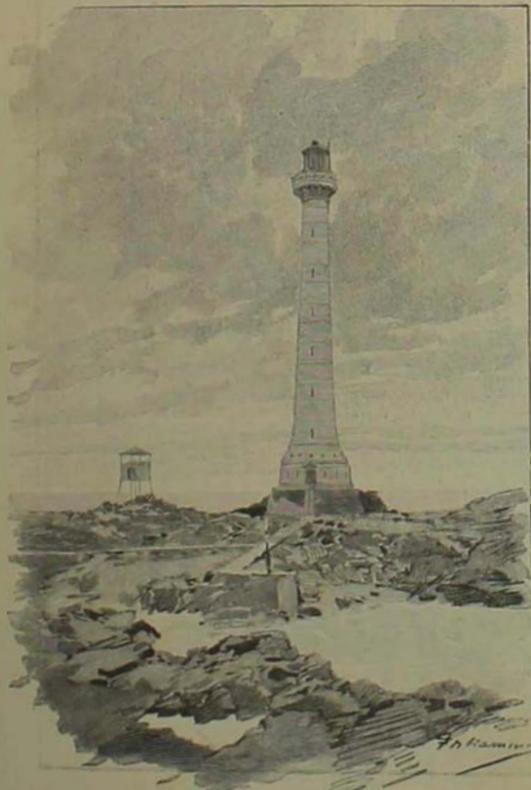
Je me trouvais donc à Bréhat vers les premiers jours du mois de décembre et n'y étais plus retenu que par le spectacle de la neige, si rare dans l'île, quand, un matin, je fus appelé au petit port de la Cordellerie par la sirène du *Fresnel*.

Le *Fresnel* est un vapeur des ponts et chaussées dont se sert mon ami Le Harvaisier, agent de cette administration, pour inspecter la côte et aller faire la relève des phares. Il venait de Paimpol et mouillait à la Cordellerie, devant prendre le large deux heures après.

— Je repars à midi pour la Roche-Douvre; voulez-vous que je vous emmène? me dit Le Harvaisier.

— M'emmener... où ça?

— A la Roche-Douvre.



Le Phare de la Roche-Douvre.

— Qu'est-ce que la Roche-Douvre? Cela ne me dit rien...

— Comment, vous, un homme de lettres!... Et les *Travailleurs de la mer*... Gilliatt... la Durande...?

— Que diable allez-vous faire là? Rechercher le squelette du sieur Clubin?... Voir si la pieuvre a laissé des petits?...?

— Ceci n'est pas dans mon service et vous re-



L'approvisionnement du Phare.

garde seul. Tandis que je m'occuperai du phare et de sa garnison, vous explorerez le « caillou », Victor Hugo à la main.

J'appris, seulement alors, que le phare de première grandeur dont je distinguais le feu parmi les douze qui s'allument chaque soir à l'horizon de Bréhat s'appelait le phare de la Roche-Douvre, rival de son voisin, celui des Héaulx, qui passe pour le plus beau d'Europe.

Aujourd'hui, le phare Douvre, ou phare de la Roche-Douvre, est, pour parler comme Victor Hugo, le chandelier d'abîme le plus avancé que la France ait posé au large. Seul en pleine mer, au centre des vents furieux qui se déchainent sur la Manche, il est situé à distance égale de notre littoral et de la côte jersiaise. Quand ces terres s'effacent dans un lointain brumeux (ce qui arrive le plus souvent), le phare Douvre semble aussi isolé que s'il était au beau milieu de l'Atlantique.

Le phare par lui-même m'attirait peu : ce ne

pouvait être qu'un spécimen d'architecture métallique, et je ne suis pas très fou de ces édifices-là. Mais l'habitable magique de la pieuvre, mais le défilé où Clubin étrangla la Durande, mais le labeur de Gilliatt, mais Déruchette!... On n'a pas impunément adoré Hugo dans sa jeunesse : il vous en reste toujours quelque chose.

— C'est bien tentant, dis-je à Le Harvaisier. Seulement la mer est forte, nous allons être secoués de la belle façon.

— Dame! il faut bien payer le plaisir d'une excursion qui n'est point banale. Depuis vingt ans que ce phare brille sur la mer, c'est tout au plus s'il a reçu la visite d'une demi-douzaine de touristes.

— Voilà qui me décide. Je suis votre homme.

Vers 3 heures, à mi-marée descendante, nous arrivions devant le phare Douvre. Le *Fresnel* jeta l'ancre à distance respectueuse, et un canot nous conduisit à l'écueil où notre débarquement ne s'opéra pas sans difficulté. Saprelotte! que de glissades sur ce rouge caillou tout gluant de la bave du monstre!... La mer est une gueuse qui fait souvent l'hypocrite sur nos côtes, alors que dans ses solitudes elle se déchaine comme une enragée. Sur une grande étendue, dans le sens de sa longueur, la Roche-Douvre présente une excavation en forme de tranchée sinieuse; un bloc énorme, de la taille d'une maison parisienne, s'est engagé un jour dans cette tranchée où il reste suspendu comme un dé dans une rainure (singulier rappel du naufrage de la Durande entre les deux parois du défilé); il faudrait des kilogrammes de dynamite à l'homme qui voudrait ébranler cette masse si puissamment calée sur ses deux flancs : eh! bien, à chaque marée, le flot la prend, la soulève et la roule d'un bout de l'échancrure à l'autre avec un bruit de tonnerre, et, quand il se retire, on s'en va voir en quel endroit il

a laissé son formidable joujou... La violence du vent, dans ce parage, n'est pas moins extraordinaire. Ayant aperçu, gisante à même l'écueil, à deux cents pas du phare, une enclume de gros calibre, je demandai comment cet objet se trouvait là.

— Il était sur une fenêtre, me dit un gardien; c'est le vent qui l'a enlevé pendant la tempête de l'autre jour.

Aucun point de la côte ne peut donner une idée de l'âcreté avec laquelle sévit ici l'odeur de mer. Au bout d'une heure vous en êtes comme grisé.

Tandis que mon ami, en fonctionnaire scrupuleux, remplissait d'abord son office, je profitai du jour encore très clair et du reflux qui découvrait à chaque instant un peu plus de rocher, pour visiter l'écueil rendu fameux par l'enchantement littéraire du siècle.

Eh! bien, voulez-vous un conseil? N'allez jamais vérifier les lieux qu'un poète vous aura décrits. Hum! la muraille à pic escaladée par Gilliatt au



Bloc de pierre roulé par la mer.

moyen d'une corde... hum! la forge et la cheminée... hum! la grotte sous-marine fantastiquement éclairée par un fond translucide... hum! tout le reste... On finit bien par reconnaître les divers détails de structure qui ont pu suggérer tant de splendides hyperboles; mais il faut avouer que les poètes, et surtout celui-là, ont une vision singulièrement grossissante. Telle, dit-on, celle du cheval et, par conséquent, de Pégase. Il n'y a qu'une chose que, malgré sa puissance d'amplification, Hugo n'a pu parvenir à exagérer, c'est la force du vent et du flot.

Mais qu'importe! Mon humble expertise ne détruira pas la création du grand visionnaire; et cela est fort heureux, car toutes les fois que nous remplaçons une fiction par une réalité, nous sommes sûrs de perdre au change.

Je ne laissai pas que d'être déçu pour avoir voulu contrôler la source documentaire d'un roman de Hugo, et j'aurais, par la suite, regretté ma curiosité, si je n'avais trouvé à la Roche-Douvre d'autres émotions, — certes, bien différentes de celles que j'y étais venu chercher.

— Ohé! l'ami. Nous n'avons plus qu'une heure. Voulez-vous monter dans le bibelot?

C'était Le Harvaisier qui me hélait de la porte du phare (une porte de vingt pouces d'épaisseur, blindée, verrouillée en conséquence, et que la mer a déjà défoncée trois fois).

La bâtisse en granit qui sert de soubassement au phare est de forme très exactement circulaire, afin d'offrir à la lame le moins de prise possible. Une échelle de calfat se dissimule dans sa rotondité. Je rejoignis Le Harvaisier par ce chemin remarquablement vertical.

— Eh! bien? me demanda-t-il.

— Ah! une déception.

— Vous êtes du même avis que le dernier touriste venu avant vous.

Sur le seuil, on me présenta le registre des visiteurs. J'eus l'honneur d'y inscrire mon nom.

Des seigneurs d'importance variée avaient ajouté à leurs signatures des observations mélancoliques ou enthousiastes. L'enthousiasme, pourtant, dominait. Même s'affirmait-il avec une singulière énergie dans ce cri d'« un instituteur en vacances »: Vive la République!

Je souris, et il me sembla que mon impression se reflétait dans la moue narquoise de l'homme qui m'avait apporté le registre.

C'était l'un des six gardiens dont se compose la garnison du phare Douvre.

— Pourquoi « Vive la République »? me demandai-je à demi-voix.

— Ah! voilà! fit le marin.

Et il se mit à fredonner:

Allons, enfants de la Patrie,  
Le jour de gloire est arrivé!...

Le Harvaisier, un moment disparu, se montra.

— Dis donc, tu es bien gai, toi! lui jeta-t-il sévèrement. As-tu envie que je double ta punition ou que je te fasse casser? Nous verrons alors si tu chanteras, mon bonhomme!

Le marin s'éloigna, honteux.

Je demandai à mon ami l'explication de cette apostrophe.

— Tout à l'heure, me répondit-il. Pour l'instant, si vous avez des jambes, c'est l'occasion de le montrer. Je vous précède.

A sa suite je m'engageai dans l'escalier de fer qui, suspendu aux parois internes de l'énorme tube, déroule de bas en haut sa longue spirale graduellement et concentriquement rétrécie. On se croirait dans l'intérieur d'une gigantesque lorgnette.

Je n'avais pas monté vingt marches que je m'arrêtai en disant:

— Voilà qui est bizarre... Je suis déjà venu ici!

— Hein? fit le Harvaisier.

— Je suis déjà venu ici! affirmai-je.

Mon ami crut que je plaisantais, et, par politesse, faisant semblant de trouver ma plaisanterie très drôle, se mit à rire.

Ce rire monta, sonore, étrangement répercuté par un écho brisé qui expira tout à fait là-haut, contre le plancher du fanal.

Mais moi je ne riais point. Ah! mais non. Partagé entre la certitude d'être déjà venu dans ce lieu et le témoignage de ma raison d'accord avec le registre des visiteurs pour établir que j'y mettais le pied pour la première fois, j'eus un moment d'inquiétude inoubliable...

Je dédie cette aventure aux amateurs de sensations rares, car je me flatte d'en avoir, là, rencontré une d'absolument unique, et sans m'être donné la peine de la chercher.

Il me sembla que j'étais double, que je me composais de deux individus dont l'un, ayant déjà fait seul un premier voyage au phare Douvre, y conduisait l'autre à présent et le pilotait. J'eus peur, affreusement peur de ce qui se passait en moi.

— Ah! ça, mais vous rêvez!

— Non, répondis-je, c'est beaucoup plus grave. Tenez, si vous voulez, je vais vous décrire exactement la lanterne où nous allons aboutir, le balcon

prit, mon ami venait de me rendre l'équilibre cérébral. Du diable si j'aurais songé à une Exposition déjà vieille de vingt-trois ans et abolie sous les ruines de deux autres!...

— Mais voilà que tout mon entrain s'était dissipé à ce brusque rappel d'un temps où je me revoyais si différent d'aujourd'hui.

Le phare, lui, était bien toujours le même. Il n'avait changé que de place.

Du reste, ces bâtiments de fer, si peu humains, peuvent s'user: ils ne vieillissent pas, comme les édifices de pierre et comme nous.

— Voici Jersey, voilà Paimpol, me dit Le Harvaisier en désignant deux taches grises aux deux horizons opposés.

Partout ailleurs, le ciel se rejoignait exactement avec la ligne extrême de la mer, — ligne immobile, qui semblait tracée au compas et faisait un encadrement calme à l'immense champ de bataille où les lames, crêtées d'écume, se livraient, au-dessous de nous, des assauts furieux. Le noroît soufflait dur, ravinant le flot à de très grandes profondeurs. Pas de nuage sur le ciel balayé, encore clair et d'un joli ton froid, azur gris au zénith, vert pomme au couchant. Seul, un point plus opaque, quelque chose d'à peine plus consistant que la buée d'une haleine sur une vitre, se distinguait dans la direction d'où venait le vent. Mouillé à quelques encablures de l'écueil, le *Fresnel* dansait comme une coque d'œuf sur un jet d'eau de tir. Au garde-fous où nous étions appuyés, la secousse imprimée au phare se manifestait par une oscillation qui rentre, paraît-il, dans



L'Entrée du Phare.

qui l'entoure, la position de la cloche de brume... La cage du fanal évolue sur un rail de cuivre au moyen de roulettes. Le doigt d'un enfant suffirait pour la faire tourner... Vous voyez bien que je connais votre « bibelot », et pourtant... Faites-moi donner une douche!

Le Harvaisier eut une inspiration. Il me demanda tout à coup:

— Etiez-vous à Paris en 1867?

— Assurément.

— Vous avez donc vu la première Exposition universelle du Champ-de-Mars?

— Mon Dieu, oui.

— Eh! bien, tout s'explique. Ce phare s'y trouvait. Comme chef-d'œuvre de métallurgie, c'était la tour Eiffel d'alors. Et tout Paris, mon cher, toute la France, toute l'Europe, sont montés avec vous dans l'escalier où nous voici.

Ouf! quel soulagement! Grâce à sa présence d'es-

les lois de la statique, mais qui ne laisse pas d'être inquiétante.

Tout à coup Le Harvaisier s'écria:

— Sacré tonnerre! nous voilà pincés à la Roche-Douvre pour un bon moment.

— Que voulez-vous dire?

— Voyez-vous, là-bas, ce paquet d'étoiles? (Il me montrait l'espèce de nébuleuse que j'avais remarquée dans la direction d'où venait le vent.) Eh! bien, c'est la brume. Une brume sèche, heureusement. Une de ces fumées lourdes et suffocantes qui se lèvent parfois sur la mer, mais qui tiennent moins longtemps que le brouillard humide. Dans une heure, elle couvrira tout. Vous allez voir cette forte brise mollir, puis tomber tout à fait, et le « mouton » rentrer à l'étable. Oh! ça ne durera pas; mais tout de même nous en avons peut-être jusqu'à demain matin.

(A suivre.)

JEAN CAROL.

## LIVRES NOUVEAUX

## Histoire. — Littérature. — Voyages.

*Léon Say, sa vie et ses œuvres*, par Georges Michel. 1 vol. in-8° avec portrait, Calmann-Lévy, 7 fr. 50.

Léon Say n'a peut-être pas été un aussi grand homme que voudrait nous le faire croire son nouveau biographe; et nous serions même portés à penser, d'après ce qu'il nous en dit, que les circonstances ont contribué davantage que la valeur personnelle à lui faire jouer le rôle historique qu'il a joué. Mais ce rôle n'en a pas moins été considérable: M. Georges Michel nous l'affirme, il nous le prouve; et d'ailleurs les deux volumes de discours politiques de Léon Say auraient suffi à eux seuls pour nous en convaincre. Personne, si ce n'est peut-être Jules Ferry, n'a eu autant de part dans l'organisation de notre troisième République. Et c'est ainsi que, tout en ne nous parlant que de lui, M. Michel s'est trouvé amené à nous raconter l'histoire complète de notre vie politique entre 1870 et 1890, de sorte que l'intérêt de son livre dépasse de beaucoup celui d'une simple biographie, sans compter que, si les événements y sont peut-être jugés à un point de vue trop spécial, ils nous sont en revanche exposés avec une netteté et un relief remarquables. Et il n'y a pas jusqu'au détail des questions financières les plus compliquées que M. Michel ne parvienne, sinon à nous faire comprendre, du moins à nous présenter de telle façon que nous ayons l'illusion de l'avoir compris.

*Cinquante ans d'amitié: Michelet et Quinet (1825-1875)*, par M<sup>me</sup> Edgard Quinet. 1 vol. in-18, Colin, 3 fr. 50.

Que M<sup>me</sup> Quinet, ayant entre les mains une centaine de lettres de Michelet, se soit bornée à nous citer cinq ou six lignes de chacune d'elles, tandis qu'elle nous infligeait la lecture *in extenso* d'interminables réponses de Quinet, c'est ce que nous ne pouvons nous empêcher de regretter, sans avoir d'ailleurs le droit de nous en étonner; et, par ailleurs, nous ne saurions lui faire un reproche de ce que, poussée par un sentiment très naturel, elle se soit efforcée, à plusieurs reprises, de déprécier Michelet à l'avantage de Quinet. Nous devons même ajouter que, si elle ne parvient à nous convaincre ni de l'infériorité intellectuelle de Michelet sur Quinet, ni de son infériorité morale, si elle échoue à nous faire admettre que l'auteur de la *Bible de l'humanité* était intéressé, entendu aux affaires, et d'une bonté plus voulue que réelle, elle nous prouve en revanche assez nettement que, dans la brouille qui s'est produite vers 1868 entre les deux amis, les torts n'ont pas été du côté de Quinet, ni non plus de celui de Michelet, mais que cette brouille déplorable a eu pour cause principale la même influence qui sépara Michelet de son gendre Dumesnil et de maints autres de ses plus vieux amis. Encore est-ce là une révélation dont nous nous serions parfaitement passés, tandis que nous en trouvons une autre, dans le livre de M<sup>me</sup> Quinet, qui suffirait à elle seule pour nous en rendre précieuse la publication: nous y apprenons en effet que c'est Quinet qui a converti Michelet à l'anticléricalisme, qui a entraîné son ami « contre les jésuites, et qui doit par conséquent, porter toute la responsabilité du seul défaut qui risque parfois de nous gêner la jouissance de l'œuvre du plus grand de nos poètes.

*Introduction aux Essais de Montaigne*, par Edme Champion. 1 vol. in-18, Colin, 3 fr. 50.

« Il s'agit aujourd'hui, pour Montaigne, d'un renouvellement non moins considérable que celui qui eut lieu pour Pascal par la publication de son manuscrit. » C'est M. Champion lui-même qui apprécie en ces termes la portée de son étude sur Montaigne; et il ajoute que l'auteur des *Essais*, « loin de rien perdre à être mieux connu, mieux compris, n'en sera trouvé que plus respectable et même, s'il se peut, plus aimable et plus attachant ». Mais le malheur est que nous ne parvenons pas à être aussi convaincus que M. Champion de l'importance historique et littéraire de son « renouvellement ». Nous ne voyons pas que, pour intéressante qu'elle soit d'ailleurs en maintes de ses pages, cette *Introduction* ait pour effet de nous faire « mieux connaître », « mieux comprendre » les *Essais* de Montaigne. M. Champion nous affirme bien que le fameux scepticisme de Montaigne n'est qu'une légende, et qui tient à ce que l'on ne fait pas la distinction des dates successives où les divers *Essais* ont été écrits; il nous affirme bien que le catholicisme de Montaigne n'était pas très sincère, et que, au contraire, le prétendu détracteur de la science avait plus de respect pour la science que pour la religion; tout cela a déjà été dit, et le sera encore, mais tout cela nous renseigne davantage sur les sentiments de M. Champion que de Montaigne lui-même. Et nous ne pouvons nous empêcher de songer que des commentateurs se sont trouvés, précisément, pour nous représenter Pascal comme un libre-penseur. On pourrait aussi, sans trop d'effort, démontrer que Joseph de Maistre n'a jamais cru en Dieu, que le duc de Saint-Simon était, à son insu, un ardent républicain, et que Voltaire s'est toujours signalé par sa grande piété. Tout cela peut se soutenir; et, à considérer l'étude de M. Champion comme l'énoncé d'une opinion personnelle, personne n'aura de peine à en apprécier l'ingéniosité;

mais ce n'est pas encore cette étude qui modifiera, sur le véritable caractère de Montaigne, l'opinion de tout lecteur impartial des fameux *Essais*.

*Le Rappel des Ombres*, par le vicomte E.-M. de Vogüé. 1 vol. in-18, Colin, 3 fr. 50.

Personne n'a mieux parlé de Lamartine, ni de Chateaubriand, que ne le fait M. de Vogüé dans deux belles études de ce nouveau recueil; ce n'est pas assez de dire qu'il « rappelle les ombres » de ces deux grands poètes; non content de les rappeler, il les ramène, il les fait vraiment revivre devant nous. Et le recueil contient encore bien d'autres études d'une éloquence et d'une raison admirables, depuis celle où M. de Vogüé rend justice au rôle politique de Jules Ferry jusqu'à celle où il nous montre sur quelle misérable base se fonde la gloire du prince de Bismarck. Tout au plus pourrait-on regretter qu'il n'ait pas cru devoir développer davantage les études où il nous entretient de M<sup>me</sup> Roland, d'Alfred de Vigny et du socialiste Lassalle: encore que, pour ce qui est de Lasalle, il ait largement racheté l'insuffisance de la petite étude qu'il lui a consacrée, en le prenant pour modèle d'une des plus vivantes et des plus saisissantes figures de ses *Morts qui parlent*, ce roman de mœurs politiques dont la profonde vérité nous apparaît tous les jours avec plus d'évidence.

*Les Dramas de la jeunesse de Schiller*, étude historique et critique, par Albert Kontz. 1 vol. in-8°, Leroux, 10 fr.

Les dramas de la jeunesse de Schiller ne sont malheureusement pas très intéressants: la déclamation y tient plus de place que l'émotion véritable, et puis c'est une déclamation bien allemande, et la moins faite du monde pour être goûtée du public français. Mais si ces dramas avaient eu de quoi nous intéresser, l'étude de M. Kontz nous aurait été d'un prix inestimable pour nous aider à les comprendre et à les admirer. Non seulement, en effet, M. Kontz les analyse et les commente avec une science et une ingéniosité exemplaires, mais il s'efforce, en quelque sorte, de les replacer dans le milieu où ils ont été conçus, et de reconstituer, comme on dit aujourd'hui, leur « genèse » historique. Il nous montre les influences diverses qui ont agi sur Schiller, et de quelle façon elles ont agi sur lui; il nous renseigne sur la part qui revient, dans ses dramas, à Shakespeare et à Rousseau, à Diderot et à Herder; mais surtout — et c'est là ce qui constitue la très réelle originalité de son étude, — il nous apprend comment Schiller, dans *Fiesque* et dans *Don Carlos*, a mis en pratique tout un système de théories politiques qu'il s'était constituées durant son séjour à Stuttgart, au contact et sous l'inspiration du duc de Wurtemberg. Pourquoi faut-il, hélas, que, après comme avant la lecture d'une aussi consciencieuse étude, *Fiesque* et *Don Carlos* nous restent indifférents!

*Pages catholiques*, par J.-K. Huysmans, avec une préface par l'abbé A. Mugnier. 1 vol. in-18, Stock, 3 fr. 50.

Dans ce volume de 439 pages, M. l'abbé Mugnier se borne à nous donner des extraits de deux romans de M. Huysmans, *En Route* et *La Cathédrale*, dont chacun a environ quatre ou cinq cents pages: de sorte qu'on ne peut s'empêcher de penser au volume que formeraient, sous le titre de *Pages non catholiques*, les chapitres de ces deux romans qui ne figurent pas dans le recueil de l'abbé Mugnier. On aurait ainsi, en deux volumes séparés, les deux aspects du talent de M. Huysmans; et peut-être, en somme, une telle façon de présenter son œuvre aurait-elle de quoi satisfaire les deux catégories diverses de ses lecteurs. Car nous imaginons que maints admirateurs les plus passionnés d'*Au Vau-Deau* et des *Sœurs Valard* doivent regretter d'être contraint à suivre M. Huysmans dans les dissertations liturgiques de ses derniers romans; et nous connaissons en tout cas bon nombre de catholiques que certaines peintures trop réalistes d'*En Route* et de *La Cathédrale* empêchent de s'intéresser pleinement au côté édifiant de ses deux ouvrages. Puissent ceux-là trouver, dans l'anthologie de l'abbé Mugnier, une source d'édification plus abondante et plus efficace! Mais puisse surtout M. Huysmans, dans ses prochains livres, se décider une bonne fois à être tout à fait catholique ou à ne pas l'être du tout, de façon que ses admirateurs n'aient plus besoin de l'abbé Mugnier pour faire le triage de ce qui doit leur plaire.

*En Escalpe*, par André Bellessort. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

Il y a, dans les récits de voyage de M. Bellessort, un mélange d'observation réaliste et de fantaisie poétique que nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais rencontré ailleurs, et d'où résulte pour nous un mode de plaisir très particulier. C'est comme si l'auteur nous mettait directement en présence des paysages et des mœurs qu'il nous décrit, en se bornant à les éclairer pour nous d'une lumière spéciale, de façon à nous empêcher de les voir et de les apprécier autrement que lui. Pas un instant sa fantaisie ne nuit à la simplicité et à la netteté de sa description; et cependant elle ne s'arrête pas un instant, même quand il traite des sujets les moins pittoresques. Sans cesse une comparaison, une image, un tour de phrase imprévu viennent nous rappeler qu'un guide se tient derrière nous et que c'est lui qui s'est chargé de nous renseigner; mais il nous renseigne, après cela, avec une sûreté, une conscience, et une bonne foi parfaites; et ce qu'il nous apprend, par exemple, sur les Philippines ne nous instruirait pas da-

vantage si nous le trouvions, sèchement exposé, dans un manuel de géographie politique et économique. Les chapitres consacrés aux Philippines sont du reste, à beaucoup près, les meilleurs du livre. Non que ceux où M. Bellessort nous parle de Ceylan et des ports chinois manquent, dans l'ensemble, des précieuses qualités que nous venons de louer; mais nous sentons, par endroits, que l'observation de l'auteur y est un peu superficielle, et lui-même ne se fait pas faute de le reconnaître; tandis que les huit jours qu'il a passés aux Philippines lui ont vraiment permis d'acquiescer et de nous transmettre une notion aussi complète que vivante d'un petit monde d'autant plus curieux pour nous que personne, jusqu'ici, n'avait réussi à nous le faire connaître.

## Romans.

*Résurrection: Première et deuxième parties*, par le comte Léon Tolstoï, traduit du russe par Théodore Wyzewa. 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

Jamais le comte Tolstoï n'a rien écrit de plus simple, de plus fort et de plus pathétique que ce grand roman où l'on sent qu'il a mis tout son cœur d'homme avec toute l'expérience de sa vie d'écrivain. Une action d'une netteté et d'une vérité admirables, nulle trace de dissertation ni de prédication, et à chaque page une nouvelle peinture d'un relief merveilleux, de telle sorte que l'ensemble du roman se trouve former un tableau complet de la société russe contemporaine, depuis le monde des magistrats et des hauts fonctionnaires jusqu'à celui des voleurs et des prostituées. Mais, au reste, tout ce que nous pourrions dire de ce roman échouerait encore à donner une juste idée non seulement de sa valeur littéraire, mais de son intérêt romanesque et de la poignante émotion qui se dégage de lui. Bornons-nous donc à répéter que *Résurrection* nous paraît destinée à prendre place au premier rang des chefs-d'œuvre du roman contemporain, aussi bien par l'élevation des sentiments qu'il inspirent que par la magistrale perfection de sa forme. Telle est du moins l'impression que nous produisent ses deux premières parties, seules publiées jusqu'ici; et nous devons ajouter que, quel que doive être le sujet de la troisième partie, où nous craignons fort que le moraliste ne l'emporte sur le romancier, les deux premières forment à elles seules un ensemble artistique incomparable.

*Tuons le Mandarin*, par Jean Sigaux. 1 vol. in-18 de la collection des *Romans pour les jeunes filles*, Colin, 3 fr. 50.

Les jeunes filles, à qui s'adresse tout particulièrement le nouveau récit de M. Sigaux, peuvent en vérité s'enorgueillir de l'honneur qui leur est fait: car on ne saurait imaginer à la fois un récit plus expressément destiné à leur plaisir et qui cependant contienne une observation plus juste, une fantaisie plus personnelle, un plus agréable mélange d'ironie et d'émotion. L'histoire de ce bourgeois enrichi que la vanité conduit peu à peu jusqu'à commettre une mauvaise action, et qui ensuite se repent, expie, et redevient un brave bourgeois; l'épisode du séjour de ce bourgeois chez un baron de la finance, qui l'exploite et lui donne le goût d'exploiter autrui; les amours de la jeune et charmante Juliette, sa fille, avec Athanase Rambertin: tout cela est raconté par M. Sigaux avec une vérité si simple et si naturelle qu'à peine nous nous apercevons que tout cela ne s'adresse pas à nous. Ou plutôt nous nous en apercevons bien, mais seulement parce que l'auteur met un tact et une discrétion remarquables à éviter tout ce qui pourrait choquer ses jeunes lectrices, sans pour cela renoncer un instant à la vigoureuse franchise de son réalisme.

*Bibelot*, par May Armand Blanc. 1 vol. in-18, illustré, de la *Petite bibliothèque de la Famille*, Hachette, 3 fr. 50.

Bibelot est le surnom d'une délicieuse jeune fille qui s'appelle, de son vrai nom, Anne-Marie de Saban, et qui voudrait bien s'appeler M<sup>me</sup> Fresnelle, et qui d'ailleurs y parvient, à la fin du volume, mais après avoir d'abord porté un autre nom: car on l'a mariée, contre son gré, à un de ses cousins, qui ne l'aime pas, et qui a, en outre, le défaut d'être joueur. Et la pauvre Bibelot se désole, mais peut-être moins encore que ne fait son cher Jacques Fresnelle, jusqu'au jour où un télégramme apprend enfin à l'inconsolable amoureux la mort du mari de sa bien-aimée. Tel est, en deux mots, le sujet du petit roman de M<sup>me</sup> May Armand Blanc; mais nous devons nous empresser d'ajouter que l'intérêt du roman tient beaucoup moins au sujet qu'à la façon simple et gracieuse dont il est traité, et surtout à l'adresse avec laquelle l'auteur a su dessiner et nous rendre vivante l'originale figure de son héroïne. Au demeurant, un très agréable petit livre pour les jeunes filles — et même pour leurs mamans, — très agréablement illustré par MM. Dodge et Jourdain.

## Ont paru:

*HISTOIRE.* — *Louis XI et les Etats Pontificaux de France au XV<sup>e</sup> siècle*, par R. Rey. 1 vol. in-8°, A. Gratier, à Grenoble, 6 fr.; — *L'Académie delphinale en Provence*, par Samuel Chabert. 1 vol. in-8°, illustré, 5 fr. — *Le Général Lapasset (1817-1875)*, par un ancien officier de l'armée du Rhin. 2 vol. in-8°, avec portraits et cartes, Colin, 20 fr. — *Histoire de l'Industrie en France (avant 1789)*, par Germain Martin. 1 br. in-8°, Fontemoing, 1 fr. 50. — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, par G. Maspero; tome III et dernier: *Les Empires*. 1 vol. in-8°, avec 3 planches hors texte et 379 fig., Hachette, 30 fr.

## DOCUMENTS ET INFORMATIONS

**Résultats comparés du travail à la main et du travail à la machine.** — Dans sa dernière séance, la Société de statistique de Paris a entendu une très intéressante étude de M. Emile Levasseur sur la comparaison du travail à la main et du travail à la machine, d'après des documents recueillis aux Etats-Unis.

Il s'agit d'une enquête faite par M. Carroll D. Wright, et dont les résultats montrent dans quelle mesure le travail à la main est plus cher que le travail à la machine, aussi bien pour l'agriculture que pour l'industrie.

Pour prendre un exemple, dans la culture du blé, pour l'exécution des labours, des semailles, de la moisson et de la mise en sac, sur 1 acre rendant 20 boisseaux, à la main, avec 4 personnes, il a fallu 61-64 heures et une dépense de 3 dollars et demi à 3 dollars trois quarts; et à la machine, il a fallu de 6 à 10 personnes, 2 h. 58 à 3 h. 19 de travail et une dépense de 66 à 72 cents.

L'enquête ayant porté sur 672 produits ou travaux, on constate que, dans tous les cas, sauf de très rares exceptions, le nombre des opérations et plus encore le nombre des ouvriers a augmenté, et même fortement augmenté avec le travail mécanique, parce que la mécanique implique presque toujours une plus grande division du travail, et parce qu'aussi, dans certains cas, il faut plus d'ouvriers pour manœuvrer une machine qu'un outil à main. La différence est considérable, surtout pour la construction des charnues, qui comporte 2 ou 52 ouvriers, dans l'industrie des voitures, où les chiffres sont 6 et 75, dans la fabrication des clous (1 et 83) et dans celle des aiguilles (4 et 57).

Mais, par contre, la diminution des heures de travail est considérable. Les cas où cette diminution, malgré l'augmentation du nombre des coopérateurs, est le plus sensible, sont ceux de la charue (1.180 heures et 37 h. 28); des colanades (7.531 et 84); des bottines de femme (1.996 et 173); des clous (236 et 1 h. 49); des mouvements de montre (242 et 8), et des tables de marbre (6.000 et 11).

Malgré cela, le prix de la façon n'a pas diminué autant qu'on pourrait le croire, parce que l'ouvrier est mieux payé. Toutefois, la façon de la charue coûte environ 7 fois moins; la culture du froment, 5 fois; la fabrication du beurre, 6 fois; celle des bougies, 7 fois; celle des mouvements de montre, fabrication que la mécanique a entièrement transformée, environ 44 fois moins; les bottes, 13 fois; les clous, 66 fois; les tables de marbre, 210 fois moins.

Il faut noter que la culture du tabac et la fabrication des gants sont des exceptions à cette règle générale.

Quoi qu'il en soit, de ces constatations ressort un important enseignement économique.

On voit en effet que le nombre des ouvriers employés et le nombre des opérations, pour l'exécution d'un travail ou la confection d'un produit, est plus considérable à la machine qu'à la main: conséquence de la division du travail, favorable à la classe ouvrière. On voit encore que l'heure de travail est payée plus cher, ce qui compense largement, avec la production plus grande, le nombre moindre d'heures nécessaires. La diminution finale du coût de la main-d'œuvre est favorable au consommateur, et en somme à l'ouvrier lui-même, qui lui aussi est un consommateur, et le plus intéressé au bon marché.

D'autre part, il ne faut pas négliger de considérer la qualité des produits; et il est certain que l'outillage mécanique donne des résultats meilleurs, plus précis et plus semblables les uns aux autres que le travail à la main.

**Les étoiles filantes de novembre.** — Jamais on ne s'était mieux préparé, dans toutes les parties du monde, à l'observation des Léonides, et jamais celles-ci ne furent moins nombreuses. Pour nombre d'observateurs, elles brillèrent même par leur absence. Ainsi, à Pullkova et à Odessa, à Vienne, à Potsdam, pas la moindre étoile filante, le 14 novembre; à Chicago, rien également; à Delhi, dans les Indes, rien non plus.

C'est en France que les observations semblent avoir été le plus nombreuses. A Paris, dans le cours de trois nuits favorables, du 12 au 13, du 15 au 16 et du 16 au 17, on a relevé 33 apparitions; à bord de la nacelle de l'*Aéro-Club*, parti de l'Observatoire de Meudon dans la nuit du 13 au 14, et sorti du brouillard à 200 mètres, on a noté 100 passages; mais à bord de la nacelle du *Centaure*, parti le lendemain, on en a noté à peine une cinquantaine.

A Alger, dans les nuits du 14 et du 15, 65 observations; à Marseille, 114 et à Toulouse, 43.

Au total, très petite pluie d'étoiles. La probabilité pour un flux important n'était d'ailleurs pas très grande; car les astronomes savaient que la partie de l'essaim qui a donné naissance en 1866 à une averse abondante de météores ne pouvait passer cette fois à proximité de la terre, en raison de perturbations notables provenant des grosses masses planétaires de Jupiter et de Saturne.

On pouvait penser, il est vrai, que d'autres portions du même essaim, autrefois trop éloignées de nous, deviendraient visibles cette année; mais l'observation a fourni la preuve que le développement, particulièrement en largeur, de l'essaim des Léonides, n'est pas considérable.

**Le port de Paris en 1898.** — Le port de Paris, dont le trafic vient, comme on sait, au premier rang, a présenté, en 1898, un mouvement de 9.164.825 tonnes, transportées par 46.457 bateaux comprenant tous les types, depuis le petit bateau du Berry jusqu'au grand chaland de la Basse-Seine.

Le mouvement correspondant du premier de nos ports de mer, Marseille, n'a été que de 5.595.647 tonnes: soit plus de trois millions et demi de tonnes en faveur du port de Paris.

En 1888, le poids des chargements n'était encore, à Paris, que de 5.324.000 tonnes, et en 1897, il atteignait 7.923.795 tonnes; d'où l'on peut induire qu'en 1900, le poids total des chargements dépassera les 10 millions de tonnes, et aura largement doublé le nombre d'il y a dix-huit ans.

Le port de Paris est surtout un port de débarquement; car les arrivages y sont beaucoup plus nombreux que les expéditions. Dans le mouvement de 1898, les arrivages entrent pour 5.280.788 tonnes, soit 58 0/0 au total; les expéditions ne reviennent que 20 0/0, avec 1.814.196 tonnes et le reste représente le transit (15 0/0) et le trafic local (7 0/0).

Une observation analogue peut être faite d'ailleurs, pour le mouvement des marchandises dans les gares de Paris, où le tonnage des débarquements absorbe 70 0/0 de la totalité.

Les combustibles minéraux, puis les matériaux de construction et les produits agricoles forment la partie la plus importante du trafic vers Paris.

Ces observations sont applicables à la nouvelle annexe du port de Paris, le port d'Ivry, et au port de Choisy-le-Roy.

**Un nouveau succédané du caoutchouc.** — M. Walter F. Reid a présenté récemment, à la section londonienne de la Société de l'industrie chimique, un nouveau succédané du caoutchouc et de la gutta-percha, le *Veluril*.

D'après *Electrical Review* de Londres, le *Veluril* serait un mélange d'huile de lin ou d'huile de castor nitrée, et de nitro-cellulose. L'huile nitrée est préparée d'abord et mélangée ensuite à la nitro-cellulose.

On obtient ainsi une masse homogène dont les propriétés élastiques et autres peuvent varier beaucoup suivant la proportion des deux constituants. La proportion qui donne le produit le plus proche du *Para*, est celle de deux litres d'huile pour un de nitro-cellulose. L'huile de castor donne d'ailleurs de meilleurs résultats que l'huile de lin.

Le produit peut être moulu sous pression ou par l'action de la chaleur. On peut aussi le travailler en le liquéfiant d'abord dans un dissolvant convenable, et en évaporant ensuite le dissolvant. Le *Veluril* serait d'ailleurs supérieur au caoutchouc vulcanisé, en ce sens qu'il est sans action sur le cuivre.

Le « *Transatlantic Times* », c'est le nom d'un journal à numéro unique, et unique aussi dans son genre qui a été tiré à bord du paquebot *Saint-Paul* ramenant à Liverpool, le 15 novembre dernier, M. Marconi, de retour d'Amérique.

Le *Transatlantic Times* aura été le premier journal qui ait inauguré un service d'informations par la télégraphie sans fil. M. Marconi avait installé à bord un poste télégraphique de son système qui a été mis en communication avec un poste semblable établi à terre, alors que le steamer se trouvait encore à 110 kilomètres de la côte anglaise. La transmission s'est parfaitement établie et n'a subi aucune interruption pendant que le bateau filait à une vitesse de 20 nœuds. Immédiatement composées dans la petite imprimerie du bord, les dépêches ainsi reçues étaient publiées quelques instants après dans le journal préparé pour les passagers. De sorte qu'à leur débarquement, quelques heures plus tard, ces derniers étaient déjà au courant des faits les plus saillants survenus dans le monde pendant qu'ils naviguaient sur l'Océan.

**La contribution électrique de l'Allemagne à l'Exposition de 1900.** — La place occupée par l'Allemagne dans le domaine de l'électricité à l'Exposition de 1900 sera en rapport avec l'importance considérable prise par cette industrie chez nos voisins de l'Est.

Quatre des plus importantes sociétés d'électricité allemandes concourront à l'éclairage général de l'Exposition, ainsi qu'à la production de la force motrice. La Société Siemens et Halske de Berlin et la maison Schuckert de Nuremberg utiliseront, à cet effet, les dynamos de 2.000 chevaux que chacune d'elles exposera. De leur côté, la Société Hélios de Cologne fournira 1.900 chevaux et la maison Lahmeyer, de Francfort, 1.400; soit un total de 7.300 chevaux, représentant la contribution électrique de l'Allemagne aux divers besoins de l'Exposition.

Les moteurs à vapeur qui actionneront ces puissants dynamos sont envoyés des ateliers Borsig, de Berlin, d'autres proviennent d'Augsbourg et de Nuremberg. La grue de montage, d'une force de 25 tonnes et qui fonctionne déjà dans la galerie des machines de l'avenue de Suffren, provient de la maison Flohr de Berlin.

**Avis aux exportateurs français.** — M. Leprince-Ringuet, conseiller du Commerce extérieur de la France en Amérique signale ce fait que les fabriques de papiers peints étrangères, allemandes notamment, qui font voyager leurs collections aux Etats-Unis, ont soin de donner

un nom télégraphique à chaque sorte de papier, ce nom indiquant, à la fois, le numéro de dessin et le coloris. Ces vocables sont pris dans l'un des deux ou trois codes télégraphiques en usage aux Etats-Unis. Les fabricants français n'ont pas offert, jusqu'à présent, cette facilité et pour cette raison qui est très appréciée des Américains, gens essentiellement pratiques, ils risquent de voir les ordres passer de préférence aux maisons étrangères.

Ce que M. Leprince-Ringuet dit des papiers peints peut s'appliquer à d'autres industries. Nous connaissons d'ailleurs des constructeurs mécaniciens français qui ont, avec avantage, adopté ce système si commode du code télégraphique même pour les commandes de l'intérieur de la France.

**La vitesse des trains.** — Nous recevons, à ce sujet, les deux lettres suivantes :

Au Directeur,

Depuis quelque temps, il est question, dans *l'Illustration*, de la rapidité des trains. Le Sud-Express l'emporte en effet maintenant (depuis le 15 octobre) sur les autres rapides, mais il est néanmoins intéressant de constater que le Calais-Paris depuis bien des années, marche, entre Creil et Paris, à la vitesse énorme de 112 kilomètres 500 à l'heure, soit le kilomètre en 32 secondes. C'est la plus grande vitesse atteinte jusqu'ici en chemin de fer, et elle est soutenue par ce rapide pendant 50 kilomètres. Je m'en suis assuré par moi-même plusieurs fois.

Mais je pense que la longueur des parcours effectués sans arrêts par les grands rapides est une question tout aussi intéressante. Le P.-L.-M. ne fait comme maximum que 160 kilomètres entre Laroche et Dijon, tandis que le Calais-Paris en fait 167 entre cette première ville et Amiens. Aussi le mécanicien n'a-t-il plus d'eau en arrivant, car c'est là la grande question: le manque d'eau. Depuis longtemps, les trains anglais font plus de 200 kilomètres en prenant de l'eau en marchant, dans un réservoir situé entre les rails. Or, depuis le nouveau service, le train 98 de la ligne de l'Etat, de Niort à Paris, n'arrête qu'à Thouars et à Chartres, et fait, en brulant Saumur, le trajet entre ces deux stations, soit 238 kilomètres, sans arrêter. Le tender doit évidemment posséder une énorme provision d'eau, car jamais pareille longueur de parcours n'a été effectuée en France. Il est vrai, par contre, que ce train ne marche qu'à la vitesse moyenne très modeste de 69 kil. 180 à l'heure.

Si ces quelques lignes peuvent intéresser certains lecteurs, je vous prierais, Monsieur le Directeur, de vouloir bien les faire insérer dans le prochain numéro de *l'Illustration*.

Recevez, etc...

G. A.

Au Directeur,

Je lis dans *l'Illustration*, page 366, une petite note sur la vitesse des trains du P.-L.-M. Ayant étudié de très près cette question, je crois pouvoir vous faire remarquer que sur les grandes lignes le motif que vous signalez ne saurait avoir qu'une influence relative, les lignes à deux voies n'ayant pas d'aiguilles prises en pointe, sauf aux bifurcations. Encore la plupart de celles-ci sont-elles actuellement munies d'aiguillages automatiques qui dispensent de tout ralentissement.

Ce motif ne suffirait donc pas, à lui seul, à expliquer les vitesses ridicules du P.-L.-M. Je crois pouvoir vous affirmer que le grand défaut de cette compagnie, c'est la durée, croissante d'année en année, des stationnements dans les gares. Il n'est pas de changement de service qui ne permette de constater l'allongement de ces stationnements, ici d'une minute, là de 2, 3 ou 5. (Par exemple, les grands express qui s'arrêtaient 5 minutes à Laroche, y séjournent maintenant 10 minutes, sans que personne en puisse donner une raison plausible.) C'est le progrès à rebours, et l'étude détaillée de l'indicateur permet d'affirmer que ce genre étonnant de progrès est la règle générale. Partout les trains vont de moins en moins vite et les stationnements s'allongent. Mais c'est surtout le Jura qui est le plus mal partagé; chaque changement d'horaire amène une recrudescence de plaintes justifiées, car cet horaire est fait en dépit du bon sens. Les trains omnibus arrivent péniblement à une vitesse commerciale de 23 kilomètres à l'heure. Il y a des arrêts de 35 minutes dans une station quelconque, Saint-Amour, par exemple, sans aucun motif. L'express s'arrête 30 minutes à Ambérieu, sans raison. La correspondance de Nancy, Vesoul la manque à Besançon de très peu de temps, et doit attendre deux heures un train d'une lenteur désespérante. De même le soir, faute de 15 minutes, il faut en attendre dix fois autant et voyager de nuit. Sur la ligne de Lons-le-Saunier à Chalons, la correspondance à Chalons, avec la ligne de Dijon, est manquée express de quelques minutes, pour obliger les voyageurs à passer par Mouchard. Du reste, d'une manière générale, le P.-L.-M. fait express de supprimer les correspondances de trains aux embranchements, pour éviter les plaintes en cas de retard. Mais le comble, c'est l'express de Nancy à Dijon qui dévore l'espace jusqu'à Is-sur-Tille, comme c'est de règle sur l'Est, et qui, après un arrêt inexplicable de 38 minutes dans cette bourgade, repart pour Dijon à la vitesse de 20 kilomètres à l'heure.

Ce sujet est inépuisable. Si cela vous intéressait, je pourrais continuer, à perte de vue, cette nomenclature peu réjouissante des absurdités

dont fourmille l'horaire P.-L.-M. Mais il faut se borner et, sauf avis contraire, en rester là pour le moment. Veuillez même excuser ces longues doléances, qui, au moins, soulagent la bile des pauvres voyageurs si dédaignés par la puissante compagnie.

Recevez, etc.

D.

## AGENDA DE LA SEMAINE

**Elections départementales.** — 10 déc., élections d'un conseiller général dans le canton d'Hornoy (Somme) et de conseillers d'arrondissement à Serres (Haute-Alpes), Barbançon (Haute-Garonne), Lacapelle-Marival (Lot), Chevillon (Haute-Marne) et Avignon.

**Patentes et prestations.** — 9 déc., dépôt des matrices des rôles des patentes pour l'année 1900, dans chaque mairie, où l'on pourra les consulter, de 1 h. à 4 h., jusqu'au 18 courant. — 10, clôture des registres pour les prestations en nature.

**L'emprunt métropolitain.** — 9 déc., à partir d'aujourd'hui, les porteurs de certificats de versement délivrés le 18 nov. dernier aux souscripteurs pourront, après libération intégrale du premier terme de 100 francs par unité et de 25 fr. par quart d'obligation attribué, demander l'échange de ces certificats contre des titres provisoires au porteur, portant mention du paiement de ce premier terme.

**Tirages financiers.** — 15 déc., Ville de Paris 1865 (un lot de 150.000 fr.; un autre de 50.000 fr.; total des lots: 285.000 fr.). — Canal de Suez (un lot de 150.000 fr.; total des lots: 250.000 fr.). — Panama (un lot de 500.000 fr.; un autre de 100.000 fr.; total des lots: 600.000 fr.).

**Les changements d'armes.** — C'est le 15 déc. que doivent être transmises aux commandants des corps d'armée les propositions de changement d'armes pour convenances personnelles.

**Les voitures publiques.** — 10 déc., ouverture, à Reims, du congrès de loueurs et entrepreneurs de voitures publiques de toute la France, organisé par la Chambre syndicale des loueurs de voitures de Reims.

**L'Académie de Médecine.** — 12 déc., séance publique annuelle de l'Académie de Médecine en son local de la rue des Saints-Pères; exposition des travaux de l'année, prix accordés, etc.

**Cours et conférences de la semaine.** — A l'Ecole du Louvre, le 12 déc. à 5 h., ouverture du cours de copte et d'hébraïque de M. E. Réville: les Papyrus coptes juridiques et autres textes coptes du Musée du Louvre; le 16, à la même heure, le même professeur commencera son cours de droit égyptien d'après les textes hiéroglyphiques juridiques et économiques. — Au Collège de France, à partir du 12, M. Léopold Mabilleu traitera, tous les mardis à 3 h. 1/2, des origines de l'Epicurisme: l'Ecole et la Société. — Cette semaine, au Musée Guimet, à 2 h. 1/2, le 10, M. E. Guimet parlera des colonies de l'ancienne Egypte. — 10, séance de rentrée de l'Alliance scientifique universelle (2 h., rue Mazarine, 28).

**Expositions artistiques.** — A Paris: œuvres du peintre Henri Heran, chez Hessèle, 13, rue Laffitte (jusqu'au 15 déc.). — Peintre Lévy-Dhurmer, à la galerie Ollendorff, Chaussée d'Antin. — Céramiques de Lachenal, à la galerie Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi (l'exposition est prolongée jusqu'à la fin du mois). — Même local: les cinq tapisseries des Gobelins qui décoraient la tente de Napoléon en Russie. — Exposition de la Société internationale de peinture et de sculpture, galerie Petit, 8, rue de Seze (jusqu'au 31 déc.). — Exp. A. Lebourg, galerie Bernheim jeune, 8, rue Laffitte (jusqu'au 31 déc.). — Exposition Fantin-Latour, au Musée du Luxembourg (jusqu'en fév.).

**En province:** à Nantes, galeries Préaubert, exposition des Artistes nantais. — A Angers, rue Cordelle, exposition des Amis des Arts (jusqu'à fév.). — Le 15 déc., à Bordeaux, exposition annuelle des Beaux-Arts (jusqu'à fév.).

**A l'étranger:** à Bruxelles, le 40<sup>e</sup> Salon de la Société royale belge des Aquarellistes vient d'être ouvert par le roi. — Le 15 déc., s'ouvrira, dans cette même ville, une exposition d'art religieux. — A Bruges, au Salon d'art religieux, ouvert au Musée Moderne, figure un grand tableau de Puvis de Chavannes, achevé peu de temps avant sa mort (jusqu'à fév.). — A Londres, aux Grafton Galleries, exposition de peintres anglais vivants. — Exposition d'hiver à l'Académie de Bristol. — Exposition du Transvaal à l'Université d'Utrecht. — A Turin, exposition posthume de l'œuvre de J.-B. Quadronne.

**Monuments et statues.** — A Paris: 14 déc., à 10 h. 1/2, inauguration du monument d'Alphand, œuvre du sculpteur Dalou, dans l'avenue du Bois-de-Boulogne. — Derrière l'église de la Madeleine, en face la rue Tronchet, une haute palissade entoure l'emplacement sur lequel doit être édifié le monument élevé à Lavoisier; la statue, confiée au sculpteur Barrias, sera inaugurée dans la première quinzaine de juillet.

**En province:** le sculpteur Daniel Champagne termine en ce moment la pierre monumentale qui doit figurer sur le tombeau du duc de Nemours, à Dreux: le fils de Louis-Philippe est représenté en costume de général français et étrennant un crucifix; l'inauguration aura lieu

en janv. — Le général Fabyer aura sa statue à Pont-à-Mousson, sa ville natale. — A Landreau, dans la Loire-Inférieure, calvaire artistique élevé au Bas-Briancé, en l'honneur d'André Ripoché, qui mourut, en 1794, les armes à la main, en défendant une croix que les Bleus voulaient abattre.

**Dans les colonies:** C'est définitivement au printemps de 1900 que sera inaugurée, à Biskra, la statue du cardinal Lavignerie, en bronze, due à Falguière, et terminée depuis longtemps.

**A l'étranger:** L'impératrice Elisabeth, peu de temps avant sa mort, avait commandé la statue de Henri Heine au sculpteur danois Hasselrajs; cette œuvre va être expédiée à Paris où elle sera placée sur la tombe du poète au Père-Lachaise.

**Le vieux Paris.** — L'Etat sera invité, par la préfecture de la Seine, à classer au nombre des monuments historiques quelques épaves du vieux Paris, savoir: la fontaine du Pré-Saint-Gervais; le regard Saint-Martin, ceux de la Lanterne et du Chaudron à Belleville, du Trou-Morin et du Bernage au Pré-Saint-Gervais, ainsi que la galerie de l'époque Renaissance comprise dans la boulangerie des hôpitaux de Paris (ancien hôtel Scipion, place Scipion).

**Les ventes d'art.** — On vendra dans quel-ques temps l'atelier de Rosa Bonheur, qui compte plus de quinze cents tableaux, études et croquis. — Le 9 déc., à l'Hôtel Drouot, estampes anciennes et modernes, écoles française et anglaise du dix-huitième siècle. — Du 11 au 12, à Bruxelles (23, rue Royale, Schaeberck), collection Ch. Monteau: tableaux et antiquités.

**Emplois mis au concours.** — 9 déc., place de sténographe auxiliaire à la Chambre des députés (au Palais-Bourbon). — 11, concours de médecine pour les prix à décerner aux élèves internes de 4<sup>e</sup> année en fonctions dans les hôpitaux et hospices (à l'Hôtel-Dieu). — 14, concours de chirurgie pour les prix à décerner aux élèves internes des mêmes hôpitaux (à l'Hôtel-Dieu). — 12, examen pour l'inscription au tableau des médecins sanitaires maritimes à bord des navires (au ministère de l'Intérieur). — 13, cinq emplois de médecin adjoint au Dispensaire de salubrité (salle du Conseil d'hygiène, à la Préfecture de police). — 14, certificat d'aptitude à l'enseignement du chant, degré élémentaire (examen exclusivement réservé aux membres de l'enseignement public de la Seine). — 14 et 15, concours pour le surnumérariat des postes et télégraphes (dans tous les départements).

**La remonte.** — Passage du comité d'achat du dépôt de Paris: le 9 déc., au dépôt du boulevard Jourdan, à Paris; le 11, à Ham, dans la Somme; le 12, à Boulogne-sur-Mer; le 15, à Bréauté-Beuzeville, dans la Seine-Inférieure.

**Expositions hippiques.** — 15 déc., concours de primes de dressage à la Roche-sur-Yon, en Vendée. — Réunions hippiques pour la présentation de chevaux d'armes par les éleveurs: le 9, à Pontreux; le 11, à la Brohinière; le 12, à Janzé; le 13, à Argenté; les 16 et 23 à Guingamp.

**Autres expositions.** — 9 déc., petits palmipèdes et échassiers, concours organisé par la Société nationale d'acclimatation de France (pendant trois jours, au siège de la Société, rue de Lille, Paris). — Expositions vinicoles: le 10, concours de vins à Chalons et le 12, exposition internationale vinicole à Spa. — Salon du Cycle, du 12 au 27, à la salle Wagram, Paris.

**Divers.** — Le 9 déc., grand bal militaire, à l'Opéra, au profit de la caisse de retraite des officiers de réserve et de la territoriale, ainsi que de l'Association des Dames françaises (retraite militaire, orchestre de 200 musiciens, bataille de fleurs, etc.). — Bal Louis-le-Grand au restaurant Marguery. — Banquet, concert et bal des Prévoyants de l'Avenir au Salon des Familles (19<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation). — Le 10, dans toutes les églises de la chrétienté, quête pour le denier de Saint-Pierre. — Au chœur, solennité de l'Immaculée Conception. — En Angleterre, fermeture de la chasse aux grouses et aux coqs de bruyère. — Le 12, mariage, à Paris, du marquis de la Ferté-Macq avec M<sup>lle</sup> Porgès. — Cinquantenaire artistique de M<sup>me</sup> Marchesi (marquise de la Rajata de Castrolone): grande soirée musicale à l'avenue Hoche, 9. — La Saint-André russe: à 11 h., à l'église de la rue Daru, *Te Deum* en l'honneur de la fête du principal patron de la Russie. — Chez les Israélites, jeûne de Iébeth en souvenir de la destruction du temple de Jérusalem. — Le consistoire, à Rome, est fixé au 11. — On annonce la mort, à Lyon, de M. B. Casat-Brochier, ancien premier juge au tribunal de commerce de Lyon.

**Sports de la semaine.** — Le seul hippodrome, ouvert en ce moment sur toute l'étendue du territoire, sera clos le 15 courant. Il n'y aura, cette année, plus que deux journées de steeple-chases, toutes les deux à Auteuil: le 10 déc., prix Delattre et prix Maubourguet; le 15, prix de Normandie. Les courses de chevaux reprendront en France le 4 janvier prochain, à Marseille. — En revanche, l'escrime prépare sa saison; les poules ont repris dans toutes les salles et l'animation y est très grande. — La Fédération belge des Cercles d'escrime se réunira en Congrès fédéral le 12 déc. — A Berlin, le 12, grande séance internationale d'escrime, en présence de l'empereur d'Allemagne. — Cross-Country: le 14, à Ville-d'Avray, challenge organisé par la *Revue Athlétique*. — Association: 10, 1<sup>er</sup> match international de la saison, au Parc des Princes, entre le Racing-Club de France et le London Irish Football-Club.

## NOS GRAVURES

## LA GUERRE AU TRANSVAAL

L'Angleterre a maintenant plus de 50.000 hommes dans l'Afrique du Sud. Ce n'est pas trop, ce n'est même pas assez, et le général en chef, sir Redvers Buller, actuellement au Natal, attend d'autres renforts pour se mettre lui-même à la tête des opérations et entreprendre des actions décisives. Cependant deux armées anglaises ont déjà tenté de reprendre l'offensive : celles des généraux Methuen et Gatacre.

Le rôle du général Gatacre était d'envahir l'Etat d'Orange par le sud. Il a dû se borner à pousser de courtes reconnaissances. Il est paralysé par la révolte presque complète des Afrikanders dans les districts où il opère. Le général Gatacre est célèbre en Angleterre par sa conduite héroïque à la bataille de l'Atbara, pendant la dernière guerre du Soudan.

Lord Methuen commande en chef la colonne lancée au secours de Kimberley. C'est lui qui a le plus fait parler de lui depuis quinze jours. Il a livré successivement trois combats sanglants à Belmont, à Gras-Pan et sur la rivière Modder. A ce dernier engagement il a été lui-même blessé. Devant lui les Boers se sont retirés, mais on sait que la retraite des Boers n'est souvent qu'une tactique et on s'attend à une nouvelle rencontre à Spytfontein. Quoi qu'il en soit, lord Methuen n'est plus qu'à 33 kilomètres de Kimberley. Ce général anglais, le premier qui dans cette guerre ait obtenu quelques succès, est né en 1845. Il a fait la campagne des Achantis en 1873, la campagne d'Egypte de 1882. Il a combattu dans le Bechuanaland, puis dans le nord-ouest de l'Inde, au Tirah. Il est très populaire dans l'armée et dans la société. Pendant sa jeunesse, c'était un boxeur réputé.

Notons pour mémoire qu'une troisième armée anglaise, celle du général Clery, a pour mission de débloquer Ladysmith.

Un des incidents qui ont certainement fait le plus de bruit dans la première période des hostilités est celui des mules de Glencoe. Des dépêches communiquées par le War Office il résultait que, si la 10<sup>e</sup> batterie d'artillerie de montagne avait été avec son escorte de cavalerie capturée par les Boers, la responsabilité en incombait aux mules qui, prises de panique, se seraient ruées, entraînant pièces et fourgons, vers le camp ennemi. Quelle que soit la version vraie, la légende des mules de Glencoe est désormais bien établie. Notre gravure reproduit une photographie prise le matin même de la capture de la 10<sup>e</sup> batterie. Aujourd'hui les servants des pièces sont prisonniers à Pretoria. Les mules, les canons et les munitions sont utilisés par les troupes du général Joubert.

Une autre de nos gravures montre des combattants anglais s'appliquant à se dissimuler, à la façon boer, derrière ces énormes pierres qui jonchent les plaines du Haut-Natal, du côté de Ladysmith et d'Estcourt. C'est, en même temps qu'un curieux aspect de pays, un épisode des nombreuses escarmouches qu'ont livrées les troupes du général White.

On ne peut contester la bravoure des troupes anglaises : officiers et soldats s'exposaient au début plutôt exagérément au tir merveilleusement précis des Boers. D'où la proportion considérable des morts. Les instructions du général Buller prescrivent aux états-majors d'adopter autant que possible dans les rencontres la façon de procéder de l'ennemi : ne pas marcher au feu comme à la parade, mais au contraire profiter de tous les abris offerts par le terrain et ne s'avancer que prudemment en tirailant.

Enfin notre dernière gravure montre une façon assez pratique d'abreuver les chevaux en campagne. Une longue conduite est dressée sur des piquets à la hauteur convenable. On y envoie l'eau au moyen de pompes portatives qui vont la chercher, soit dans le sous-sol, soit dans les cours d'eau dont les rives sont trop abruptes pour permettre aux chevaux d'accéder à la nappe liquide. Au lieu de se bousculer autour de quelque mare fangeuse, les chevaux boivent ainsi tout à leur aise de véritable eau courante. Voilà bien l'hygiène et le confort anglais.

## LE CHAMPIONNAT DE LA LUTTE



Kara-Ahmet, champion du monde.  
Phot. Waléry.

Le « Journal des Sports », très habilement dirigé par M. Alexandre de Lucenski — l'organisateur infatigable des grandes joutes sportives — vient de faire disputer, sur la scène du Casino de Paris, le second championnat du monde, annuel, de lutte à mains plates.

L'année dernière, Pons en était sorti vainqueur ; cette fois, c'est le Turc Kara-Ahmet qui a remporté la victoire, tombant successivement les lutteurs les plus renommés : Raymond Franck, Feugler, Robinet, Constant le Boucher, Gambier, et, enfin, le champion des poids lourds, Laurent le Beaucairois, dans une lutte d'une extrême violence.

Kara-Ahmet n'a pas du tout l'air d'un hercule. Il mesure 1<sup>m</sup>,80 de hauteur et pèse 105 kilos, sa musculature est tout à fait invisible. Elle existe cependant, car ce Turc est d'une force prodigieuse !

Le nouveau champion du monde va emporter dans son pays, outre son titre envié, un prix en espèces de 3.500 francs. Le public a été enthousiasmé par sa victoire, Kara ayant su gagner la sympathie en luttant avec courtoisie.



M. de Lucenski, organisateur du championnat.  
Phot. C. Maurice.

## LE TOURING-CLUB CYCLISTE ITALIEN

Le tourisme fait depuis quelque temps des progrès remarquables en Italie, surtout sous sa forme la plus nouvelle, le cyclisme. Ce mouvement est dû principalement à l'impulsion d'une Société, constituée à peu près sur le modèle du Touring-Club de France et dont le siège est à Milan. Le Touring-Club italien compte 17.000 sociétaires ; il dispose d'un budget de 120.000 francs et possède un fonds de réserve de 100.000 francs. A sa tête est placé un grand industriel, M. Johnson. Récemment, les sociétaires voulant re-

connaitre les éminents services que cet homme d'initiative a rendus à l'institution, lui ont offert par souscription, à l'occasion du cinquième anniversaire du Touring, un magnifique objet d'art. Ce cadeau était accompagné d'une plaquette commémorative portant, au recto, une figure symbolique avec cette devise : *Vi et mente* (Par la force et l'intelligence) ; au verso, l'inscription suivante : « L'aurore de notre jeune association fait présager une féconde journée de travail. »



Phot. Ganzini.

## LES THÉÂTRES

M. Camille Saint-Saëns est un étourdissant magicien, incomplet, il faut bien le reconnaître, puisqu'il a toujours été impuissant à se procurer un bon livret d'opéra, mais, en ce qui touche à la musique, l'auteur de *Proserpine* (cette *Proserpine*-là n'a rien de commun avec la reine des enfers, vous le savez, c'est une simple, non, une très compliquée courtisane italienne) est assurément un vertigineux prestidigitateur ! Que de grâce, d'esprit, de finesse, quelle diversité dans ses inventions rythmiques et comme il sait traiter une idée et en tirer les plus ingénieuses combinaisons ! A ce point de vue, le premier acte est une éblouissante merveille, et s'il n'a pas produit le même et grand effet qu'à la toute première représentation (en 1887), la faute en est à l'interprétation, qui n'est pas à la hauteur de celle de la création de l'ouvrage. Le second acte est une des choses les plus exquises qu'ait écrites l'auteur de *Samson*, et c'est d'un seul cri d'admiration que la salle a redemandé l'exécution du finale entier, un enchantement ! Les deux derniers actes viennent malheureusement rompre le charme : le musicien devait succomber sous l'infériorité du poème.

Il est devenu banal aujourd'hui d'exalter les mises en scène luxueuses et artistiques de l'Opéra-Comique, restreignons donc à parler de l'excellente exécution orchestrale et chorale, habilement dirigée par M. Luigini, et de l'interprétation : M<sup>me</sup> de Novina, de très belle allure, de tempérament violent et félin tout à la fois, tire tout le parti possible du rôle antipathique de *Proserpine*. M<sup>lle</sup> Mastio est une touchante et gracieuse Angiola. M. Clément (Sabatino) chante délicieusement, c'est un fait acquis. La bonne voix de M. Vieulle sonne franchement dans le rôle de Renzo et M. Isnardon est un pittoresque Squarocca.

Après les gages très sérieux que MM. Millaud avaient déjà donnés de leur activité et de leur désir de bien faire, les directeurs du Théâtre-Lyrique de la Renaissance, en montant *Iphigénie en Tauride* de Gluck, viennent de tenter un effort plus grand encore et qui atteint, cette fois, à la perfection ; les artistes en ont eu le sentiment, le public en subira l'impression, et... le ministère, nous l'espérons, voudra le reconnaître.

On sent qu'un souci d'art, vigilant, méticuleux et éclairé a présidé aux études consciencieuses et affinées du chef-d'œuvre de Gluck et rarement on aura entendu une aussi parfaite exécution orchestrale et chorale, c'est donc à M. Danbé et à son collaborateur M. Bourdeau qu'iront, tout d'abord, nos sincères félicitations et nos remerciements.

Dans le rôle d'*Iphigénie*, M<sup>me</sup> Jeanne Raunay est simplement admirable ? Quelle sobriété et quelle justesse de gestes, quelle déclamation noble et ample dans sa simplicité touchante ! Voilà une grande artiste qui comprend Gluck... et Racine.

M. Soulaçroix, grâce à sa solide et bonne éducation musicale et à sa voix de qualité unique peut impunément passer du rôle exaltant de Schunard à celui du tragique Oreste, dont il a nous a donné une personnification émouvante. M. Cossira, à notre avis, a tort de croire qu'en saccadant, en sanglotant les périodes musicales du rôle de Pylade il ajoute au pathétique de l'accent vocal, la musique de Gluck demande plus de tenue et de simplicité. Le rôle de Thoas est bien tenu par M. Ballard.

La mise en scène a été soigneusement étudiée ; on remédiera facilement à quelques légères fautes de goût et finalement nous aurons là un spectacle qui clôt dignement notre année musicale, dont il ne faudra pas trop médire puisqu'elle nous aura donné la joie d'entendre et d'applaudir cette admirable trinité lyrique : *Iphigénie*, *Tristan et Yseult* et la *Prise de Troie* !...

Je crois que la succursale de la maison *Coralie et C<sup>ie</sup>*, actuellement installée au théâtre du Palais-Royal, fera d'aussi bonnes affaires que la maison mère ; on s'y amuse beaucoup, et les clientes y sont peut-être plus affriolantes qu'en ville. Il paraît que la fantaisie de MM. Valabrégué et Hennequin s'est appuyée cette fois sur un fait d'observation dument contrôlé : il y a à Paris de précieuses maisons de couture où les pauvres petites femmes qui ont des notes en souffrance trouvent, dans la coulisse, un Monsieur obligeant et chevaleresque pour qui c'est un plaisir de donner un acquit en règle, en échange d'un sourire. Au Palais-Royal, il semble que les exigences de l'endosseur soient un peu plus grandes, mais au théâtre on exagère tout ! MM. Raimond, Lami, Boisselot, M<sup>me</sup> Cheirel, Leriche, Berthe Legend et Bordo, mènent avec beaucoup d'entrain ces aventures extraordinaires, moins folles, hélas ! qu'elles n'en ont l'air.

Au théâtre de la République, on ne rit pas, mais pleurer à chaudes larmes, n'est-ce point encore une façon de s'amuser ? Et ce n'est pas l'émotion qui manque, dans *Roger la Honte*, le drame déjà consacré par le succès, de MM. Jules Mary et G. Grisier.



LE PRINCE TONG-DOC-LOC  
Phot. A. Pestel.

Le Tong-Doc-Loc, qui est mort le 27 octobre dans sa principauté de Cù-bé, entre Vinh-Long et Mythe, était une des plus grandes figures que nous ait présentées la race annamite depuis la conquête de la Cochinchine. Grand, maigre, la figure énergique, les yeux d'une fixité remarquable, il fut apprécié à sa juste valeur par les premiers amiraux sous les ordres desquels il servit la cause française, l'amiral Duperré entre autres.

La répression de la révolte de l'Ouest, en 1868, et celle de l'insurrection de Bireh-Thuan en 1886 furent les deux principaux épisodes de sa carrière. Son dévouement à la France, qui ne se démentit jamais, lui valut son élévation successive, au titre militaire, aux grades de chevalier, puis officier et enfin commandeur de la Légion d'honneur.

Estimé des Français, redouté des indigènes, il vint de succomber à un cancer généralisé de la gorge. Stoiquement il attendait sa fin et les deux derniers mois de son existence furent employés par lui à tout préparer pour ses funérailles.

LES DERNIÈRES MODES

Dans les Salons parisiens on a beaucoup causé, ces derniers temps, des innovations apportées cette saison dans les chapeaux par Lenthéric; il fallait sans tarder être renseignée sous peine de ne plus être « dans le train », je suis donc allée interroger l'édile de nos modes et j'ai constaté que, contrairement à ce qui a lieu généralement, Lenthéric a exécuté des chapeaux s'harmonisant si parfaitement avec les coiffures qu'ils rehaussent toujours les lignes gracieuses du profil et le charme du visage. C'est pour cette raison que toute la fine fleur des élégantes vient là de 3 à 7 heures comme en un élégant pèlerinage se renseigner sur la dernière nouveauté et la dernière création du jour.

Les jolies mondaines ne sont pas seules à demander à Lenthéric des conseils d'élégance, le théâtre fait appel à sa science et, comme pour *Véronique*, les Bouffes ont eu recours à son génie inventif, pour reconstituer les modes féminines anciennes dans sa nouvelle opérette de *Shakspeare*, Lenthéric a reconstitué des chapeaux d'une étourdissante fantaisie avec lesquels M<sup>lles</sup> Mariette Sully, Tariol, Bauge, d'Orby, Janney et Laporte sont jolies à ravir. Qui sait si cette innovation de Lenthéric ne va pas donner naissance à une mode originale et charmante?

Orner sa grâce et sa beauté par de savants artifices, est chose facile. L'art véritable est de les rendre invisibles. Je ne saurais trop vanter le duvet de Ninon qui répond parfaitement à cette exigence. Pour le visage, par exemple, si la poudre employée est apparente, la physionomie perd ses charmes. D'un effet essentiellement hygiénique, cette précieuse poudre très adhérente à la peau, préserve de toute atteinte la beauté si fragile du teint et communique à l'épiderme un velouté parfait et une exquise blancheur. Le duvet de Ninon existe en quatre nuances: blanche, rose, naturelle et bise. La boîte, 3 fr. 75 et 6 fr.; franco 4 fr. 25 et 6 fr. 50. Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

Il est incontestable qu'une jolie main est une arme irrésistible de séduction. Pour être parfaite, il faut qu'elle soit douce, satinée et bien blanche; il est indispensable de la préserver, par certaines précautions, des rougeurs et des flétrissures causées par le froid. Le moine Don Del Giorgio a inventé, pour embellir les mains du pape Léon X, la pâte des Prélats d'une miraculeuse efficacité. En employant simultanément le savon des Prélats on acquerra une peau d'une merveilleuse souplesse et d'une blancheur incomparable. La pâte: 5 francs; franco: 5 fr. 50. Le savon: 2 fr. 50 et 7 francs la boîte de trois pains; franco: 3 fr. et 7 fr. 85 à la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre.

Décembre est le mois consacré aux étrennes. J'ai déjà signalé aux personnes de goût les ravissants bijoux *Art nouveau* que George vient de créer et qui sont de vraies merveilles, je recommande tout particulièrement les colliers, qui sont charmants avec une toilette de bal ou sur une robe montante. Les agrafes et les boucles sont d'un goût parfait à côté du modèle que nous publions ci-contre et qui représente *Le Sourire*, une gracieuse figure de femme encadrée de pavots de différents tons d'or, il y a mille jolis modèles particulièrement charmants pour cadeaux. ROXANE.



Capeline, croquis de Lenthéric, 245, rue Saint-Honoré.



Agrafe « Art nouveau » Le Sourire, prix: 16 fr. George, 28, boulevard des Italiens.

**DENTIFRICES**  
DES RR.PP.  
**BÉNÉDICTINS**  
DE  
**SOULAC**



Se méfier des Imitations et Contrefaçons. Ci-contre le modèle du Flacon Elixir.

LES SEULS VÉRITABLES Produits Dentifrices des Bénédictins de Soulac

portent la Signature du Prieur *Magalon*

VENTE EN GROS: A. SEGUIN, BORDEAUX MAISON à PARIS: 26, Rue d'Enghien.



PREMIER VOLUME EN VENTE

20FR. Broché || Reliure spéciale 25FR.

40 Aquarelles et Planches hors texte en couleurs.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER et chez MONTGREDIEN et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 8, rue Saint-Joseph, Paris

Pour vos Étrennes, abonnez-vous à

**L'EXPOSITION DE PARIS DE 1900**

Demander Gratuitement

UN FASCICULE SPÉCIMEN AVEC AQUARELLE

aux Éditeurs MONTGREDIEN ET C<sup>ie</sup> PARIS 8, rue Saint-Joseph, 8 PARIS

Splendide Publication de luxe, avec grandes Planches en couleurs de MM. Bombled, Clérice, Dosso, Fraipont, Hoffbauer, Lemaistre, Robida, Trinquier, etc., etc.

50 CENTIMES LE NUMÉRO SOUS COUVERTURE

OFFICIERS MINISTÉRIELS

TARIF DES INSERTIONS :

Table with 2 columns: Description of insertion (e.g., Mise à prix de 1 à 10,000 fr.), and corresponding rate (e.g., 1 fr.).

Vente après décès de M<sup>me</sup> G. VERGER

ETOFFES ANCIENNES

Tapisseries, bijoux, éventails, bronzes, meubles. Hôtel Drouot, Salle 7 et 8 du 14 au 19 déc. Exposit. le 13.

AQUARELLES ET DESSINS

par Arcos, Dubufe, Gervex, Jeannot, Marold et Marchetti. Ayant servi à l'illustration d'ouvrages édités par la maison Calmann-Lévy.

FONDS de corroyeur en cuirs léints, à Paris, 60 et 62, r. du Rendez-vous. A adj. et M<sup>me</sup> Huguenot.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE

LOTISSEMENT DES TERRAINS DE MAZAS. A adj. s. l ench. ch. des notaires de Paris, le 19 déc. 1899.

MAISON 4, pl. Voltaire. Cont. 301 m. Rev. 16,832 fr. Prêt 117,000 f. à 3 1/2 %.

MAISON à Paris, villa de l'Hermitage, 15 (20<sup>e</sup> arr.). Contenance 178 mètres. Revenu brut 1,260 fr. M. à p. 5,000 fr.

HOTEL av. jardin, av. Victor-Hugo, 139. C<sup>e</sup> 192<sup>e</sup> 17. M. à p. 120,000 fr. Adj. s. l ench. ch. not. Paris, 12 décembre 1899.

HOTEL Esplanade des Invalides 44, RUE FABERT. Contenance : 717 mètres. Mise à prix 380,000 francs.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, merc. 27 déc. 99, à 2 heures. 1<sup>e</sup> Maison à Paris RUE SCRIBE, 9. Revenu net environ : 133,033 fr. 50.

2<sup>e</sup> MAISON A PARIS, RUE AUBER, 3 et impasse Sandrie, 4. Revenu net environ : 20,000 fr.

RUE CHARLOT, 9 Propriété de 2,483 m. Rev. 57,700 fr. M. à p. 600,000 fr.

RUE BEAUTREILLIS 1,509<sup>m</sup>. Rev. 17,700 fr. Mise à prix : 250,000 francs.

RUE PETITS-CHAMPS 33. Maison, 416<sup>m</sup>. Rev. 25,300 fr. M. à p. 250,000.

MAISON avec jardin à Boulogne-sur-Seine, rue de la Saussière, 50. C<sup>e</sup> 557<sup>e</sup>. Rev. 3,500 fr. M. à p. 40,000 fr.

Propri. VIEILLE-DU-TEMPLE Roi-de-Sicile, 56 et 54. C<sup>e</sup> 303<sup>e</sup> 77. Rev. 23,729 fr. M. à p. 220,000 fr.

MAISON d'angle, r. St-Jacques, 33, bd St-Germain et rue Domat, 30. Rev. 33,194 fr. Mise à pr. 330,000 fr.

3 MAIS, à Paris : 1<sup>er</sup> r. N.-D.-des-Victoires, 14. C<sup>e</sup> 430<sup>e</sup>. M. à p. 250,000 fr.

Propriété IMPASSE MONFERRAT, 6 bis et à Paris. Rev. 6,830 fr. M. à p. 40,000 f.

MAISONS de rapport à NEUILLY. Adj. 21 déc. 2 h. Et. M<sup>me</sup> Braut, n. Neuilly, Seine.

Etude de M<sup>me</sup> Henri Guérin, avoué à Versailles, rue Satory, 27.

VENTE au tribunal civil de Versailles, le jeudi 21 décembre 1899, à midi DE DEUX BELLES MAISONS

bourgeoises, sises à Versailles, rue d'Angivilliers, 17 et 19, à proximité de la gare rive droite et du parc.

Baisse de Mise à prix Vente au Palais de Justice à Paris, le samedi 16 déc. 99, à 2 heures, de :

UNE MAISON A SAINT-DENIS avenue de Paris, 254. Contenance 1,000 mètres environ. Revenu brut 7,470 fr.

ADJ. en l'étude et par le ministère de M<sup>me</sup> Saintville, notaire à Aubervilliers (Seine) le dimanche 17 décembre 1899, à 1 heure de :

1 MAISON DE RAPPORT à Aubervilliers av. de la République, 138. Revenu : 8,090 fr. Mise à prix : 80,000 fr.

2 MAISONS DE RAPPORT à Pantin, route d'Aubervilliers, 74 et 72. Rev. 7,860 et 7,360 fr.

Etude de M<sup>me</sup> Salome, avoué à Versailles, 65, boulevard de la Reine.

VENTE le 17 décembre 1899, à 1 heure en l'étude et par M<sup>me</sup> Saintville, notaire à Aubervilliers (Seine), de :

1<sup>re</sup> Une MAISON de rapport à Aubervilliers, 8, rue des Quatre-Chemins. Rev. br. 5,600 fr. M. à p. 60,000 f.

CHAMPS-ÉLYSÉES angle av. Alma et rue François-1<sup>er</sup>. Bel hôtel avec 911 mètres de terrain.

A vendre ou à louer en totalité ou par appartements sur L'ESPLANADE DES INVALIDES

Erratum L'adjudication des immeubles de la rue de la Chapelle, 87, 89, 91 et place et rue de Torcy, 54, annoncée pour le 10 décembre, aura lieu le 16 décembre.

ROYAL HOUBIGANT NOUVEAU PARFUM HOUBIGANT, 9, rue St-Honoré.

MAL de MER supprimé par l'ANTI-NAUSEA

BEAUTÉ Par Sachets de toilette du D<sup>r</sup> DYS Darsy, 54, faub. St-Honoré, Prospect. franco.

Eau de Suez Dentifrice antiseptique, le Seul qui préserve et conserve les dents.

CENT MILLE personnes ont guéri leurs cors, Durillons, Plaies, Furoncles, etc.

TABLE FÉRET Et Bureaux à élévation facultative.

Advertisement for 'TABLE FÉRET' featuring illustrations of desks and text describing their features and availability.

MAISONS RECOMMANDÉES

ACÉTYLÈNE Catalogue illustré franco. 46, boulevard Voltaire, Paris.

AMEUBLEMENT D'ART, ROSSI ET FILS, 309 r. St-Honoré

APOZÈME DE SANTE 2 fr. 65. Ph<sup>ie</sup> LEMAIRE, 14, rue de Grammont, Paris.

BAPTEMES BOITES JACQUIN FRÈRES ET DRAGÉES 12, RUE PERRELLÉ, PARIS.

BAZAR D'ÉLECTRICITÉ 34, bd. Henri IV. App<sup>ts</sup> électriques en tous genres. Cat. 1<sup>er</sup>.

BILLARDS BLANCHET-GUÉRÉTY, 53, RUE DE LA ROCHE

BILLARDS BATAILLE, 8, B<sup>ou</sup> Boule-Nouvelle, PARIS

BRULAND FAUTEUILS MALADES 14, rue Montcuq

CALFEUTRAGE MESNARD, Bourrelets chenille laine, 154, boulev. St-Germain.

COMPTOIR PHOTOGRAPHIQUE TURGOT D<sup>r</sup> BEAUS & GRÉMIN 70, A. Turcoq PARIS

Soins de CREME D'EMAIL PHARMACIENS la Bouche PARFUMEURS

DEUIL A ST-ROCH, 197, r. St-Honoré; Deuil complet et soigné en 12 h. Prix modérés.

HERNIES guéries sans souffrance par les bandages curatifs DRAPIER et FILS, 41, rue de Rivoli.

IRIS DE FLORENCE VÉRITABLE : L. PREUD'HOMME, 29, rue Saint-Denis, PARIS.

LAURÉNOL. Le Meilleur DESINFECTANT. OBJECTIFS COOKE. Supériorité universelle démontrée.

OPTIQUE UNGER, 83 bis, R. de Rivoli et 6, Perrault CROIX DE VERRES SPÉCIAUX. — YEUX ARTIFICIELS.

OUTILLAGE INDUSTRIEL ET D'ARTISANS A. TIERSOT, Cassin 8<sup>e</sup>, 16, Rue des Gravilliers, Paris

PHOTO APPAREILS et ACCESSOIRES CHAUX & C<sup>o</sup>, 47, RUE DE BENSERRE PARIS

PRESSES POUR IMPRIMER SOI-MÊME HAGUENEAU 41, Rue des Tournelles, Paris.

SEUGNOT DRAGÉES, BOITES BAPTÊME Rue du Bac, 28 BONBONS, DESSERTS

STEREOCYCLE JUMELLE STEREOCYCLES Derniers Perfectionnements, Lucien LEROY, 47, r. du Rocher, Paris.

THÉS C<sup>e</sup> ANGLAISE, place Vendôme, 23. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.

TITRES Recherches héraldiques NOBILIAIRES COMTE, 53 bis, rue du Rocher.

CHRONOMETRE "Le Royal" Remonteurs Auteurs de Précision avec M<sup>me</sup> de Carrière 10 ans

Large advertisement for 'Collection Hetzel' featuring Jules Verne's 'Le Testament d'un Excentrique' and other works by various authors like André Laurie, H. de Noussanne, and E. Breton.

Large advertisement for 'GRANDS MAGASINS DU PRINTEMPS' featuring 'LUNDI 11 DÉCEMBRE' and 'JOUETS', with details about the exhibition and sale.

# Le Vin Désiles Cordial Régénérateur

TOUTES PHARMACIES

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion. L'homme débilité y puise la force, la vigueur et la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment digestif et fortifiant et agréable au goût comme une liqueur de table.

LES PROGRÈS DE LA CHIRURGIE, par Henriot.



— Docteur, je souffre de douleurs rhumatismales aux pieds...

— Bagatelle!... je vous les coupe et je les remplace par des pieds d'alouette.

— Docteur, j'ai des pieds d'oiseau, c'est charmant... je reviens vous voir, parce que j'ai maintenant des douleurs un peu plus haut.

— Futilité!... je vous mets des pattes de grenouille.

— C'est exquis, docteur... je reviens vous voir... maintenant, c'est dans l'estomac... — Je vous l'enlève et le remplace par un estomac d'autruche.



— Charmant docteur, j'ai la poitrine faible... et le reste va bien depuis que vous m'avez accordé vos soins.

— Nous allons vous mettre une poitrine de veau... Oh! rassurez-vous... il n'y a que le nom qui est ridicule!

— Docteur, c'est maintenant dans les bras... — Nous allons vous les enlever... Cela vous rendra plus belle... et si vous ne voulez pas ressembler à la Vénus de Milo, nous vous en referons avec des pattes de kangourou.

— Et maintenant? — Je souffre de la tête... — Je vous l'enlève et la remplace...

— Par une tête de linotte... — Ça va tout à fait bien, à présent... — Vous aviez tout simplement fait de l'auto-suggestion.

## Peigne Blonbrunoir

pour teindre Cheveux et Barbe. Procédé scientifique perfectionné. Grande simplicité d'emploi. Innocuité absolue. Prix : 3 francs, expédié franco, contre mandat-poste. Emballage discret. Indiquer nuance.

Seuls fabricants brevetés.

**R. F. TOCHTERMANN & Co**  
Paris, 61, rue des Petits-Champs, 61.

## VOYEZ CE BICEPS!

et suivez la nouvelle Méthode d'Entraînement physique, créée par le Prof. MAC FADDEI, pour développer SANTÉ, BEAUTÉ et FORCE DU CORPS.

Envoi franco du LIVRET ILLUSTRÉ, fort intéressant, sur demande faite à

**TOCHTERMANN & Co** Ltd  
61, Rue des Petits-Champs, 61, PARIS

## SI VOUS TOUSSEZ prenez LES PASTILLES H. FLON

Sans Valises de Voyage  
TOUSSES ET NECESSAIRES  
MAROQUINERIE DE LUXE  
Lamplugh & Co  
191, RUE S'HONORE PARIS

CATALOGUE  
FRANCO SUR  
DEMANDE

## CAPITAUX à PRÊTER

depuis 3 1/2 0/0 avec toute la sécurité et la discrétion d'une maison sérieuse et de confiance sur IMMEUBLES (3/4 de leur valeur) et NUES PROPRIÉTÉS, TITRES de RENTE, Actions en Obligations dont un autre a la jouissance) à l'insu de l'usufruitier; sur TITRES NOMINATIFS sans avoir besoin des titres; sur TITRES INALIÉNABLES, grevés de RESTITUTION ou de RETOUR, sur Successions et Biens indivis sans la concurrence des co-héritiers, sur Usufruits, Rentes viagères, Créances hypothécaires, Polices d'Assurances étrangères et toutes garanties sérieuses. Prêts de Cautionnements aux fonctionnaires. Aucuns frais avant solution ni indemnité en cas de non-réussite. Réalisation rapide et en espèces. Avances immédiates. Lettres sans encre. Maison en VORMUS (8<sup>e</sup> année) 5, Rue Cambon, Paris De 1<sup>h</sup> à 6<sup>h</sup>. Téléph. 250-44.

Sur toutes les bonnes tables

## PETIT PAIN RICHELIEU 92

Maladies de l'Estomac

## PAIN GRILLÉ JACQUET

92, Rue Richelieu, PARIS

## ERNEST DIAMANT du CAP

Le plus brillant et le plus dur PARFAITE

Boulevard des Italiens, 24. — PRIX BON MARCHÉ

## EAU FIGARO

Teinture inoffensive pour Cheveux et Barbe  
Toutes nuances. — Echantillons franco 1.50  
Dépôt, 55, rue de Rivoli, 55, Paris.

## GUÉRISON RAPIDE

ASTHME, SIFFLEMENTS, QUINTE DE TOUX  
même les plus opiniâtres.  
PLUS de NUITS AGITÉES  
3<sup>e</sup> Tril de 35. P<sup>o</sup> FIGARO.  
14, Rue de la Paix, Paris et 1<sup>er</sup> P<sup>o</sup> P<sup>o</sup>

**CIGARES JOY** **ASTHME QUINTE BRONCHITES**

## SIROP ET PÂTE BERTHÉ

RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.

SIROP, 3 fr.; PÂTE, 1 fr. 60. FUMOUZE, 78, Faub<sup>o</sup> S<sup>o</sup>-Denis, Paris.

## Le SIROP PHÉNIQUÉ de VIAL

combat les microbes ou germes de maladies de poitrine, réussit merveilleusement dans les Toux, Rhumes, Catarrhes, Bronchites, Grippe, Enrouements, Influenza.

Dépôt : Ph<sup>o</sup> VIAL, 4, rue Bourdaloue.

## ANTISEPTIQUE

Le plus puissant, seul inoffensif, parfumé.

SOINS du CORPS, de la BOUCHE, SOINS INTIMES  
Prix 2 f., 6 Flac., P<sup>o</sup> 10<sup>75</sup>. Le Litre 8 f., P<sup>o</sup> 8<sup>75</sup>. — En Vente Partout.

## FER QUEVENNE

vrai, seul approuvé par l'Académie de Médecine pour guérir Anémie, Faiblesse, Suites de Maladies. (Poudre ou Pastilles au chocolat.) 13<sup>50</sup> franco. 14, r. Beaux-Arts, Paris.

## VOULEZ-VOUS MAIGRIR

SANS ALTERER VOTRE SANTÉ — SANS CHANGER VOS HABITUDES

Suivez pendant trois mois consécutifs le

## TRAITEMENT SUÉDOIS

Vous obtiendrez un Succès certain, étonnant.

LE FLACON PILULES FONDANTES SUÉDOISES : 5 fr. — LE FLACON SAVON SUÉDOIS : 5 fr.  
Une instruction accompagne chaque Flacon.

DÉPÔT GÉNÉRAL: Ph<sup>o</sup> Centralo, 50 et 52, Faub<sup>o</sup> Montmartre, PARIS et toutes Pharmacies.

## COLLECTIONS DEVUES ORIGINALES

L. GAUMONT & Co 57 R. S<sup>o</sup> Roch PARIS

## Manufacture de Matériel POUR PROJECTIONS ANIMÉES

Modèle 1899

Le vol franco de la NOTICE sur demande

ETABLISSEMENT de SAINT-GALMIER (Loire)

## SOURCE BADOIT

L'EAU de TABLE sans RIVALE

## GRUBER & Co

BRASSERIES à STRASBOURG et MELUN  
Maison à PARIS, 82-84, boul. Voltaire  
Bière en Fûts, Bout., 1/2 Bout. Livraison à domicile.

PURETÉ ABSOLUE  
Torréfies et en Grains.

## CAFES CARVALHO

EN VENTE  
par boîtes cachetées dans les bonnes épiceries.  
Exiger le Nom et la Marque. Dépôt : 85, Rue Turbigo, Paris.

## CHOCOLAT PIHAN

4, FAUBOURG SAINT-HONORE, PARIS

## THES PIHAN

4, FAUBOURG SAINT-HONORE, PARIS  
12, AVENUE MAISSÈRE, NICE

## BAPTEMES BONBONS CHOCOLATS PIHAN

4, FAUBOURG SAINT-HONORE, PARIS

## SI VOS CHEVEUX TOMBENT

Faites usage du merveilleux

## PETROLE HAHN

Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs.  
PARIS, L. FÉRET, 37 F<sup>o</sup> Poissonnière.  
LYON, VIBERT, Concessionnaire Général.

## NOUVEAU QUADRICYCLE LICENCE

## LÉON BOLLÉE

PARIS, 169, Avenue Victor Hugo, PARIS.

## NOUVEAU BANDAGE MEYRIGNAC

BREV<sup>o</sup> S. G. D. G.

Bandage avec lequel on peut garantir la contention des HERNIES, quel qu'en soit leur volume ou ancienneté. — Par la pression constante exercée sur la Hernie, elle disparaît rapidement. — Il se porte sans gêne, supprime le ressort du dos et le sous-cuisse. Ordonné dans les Hôpitaux pour cas difficiles. 5 médailles, 2 dipl. d'honneur, croix et palme de mérite. Catalogue sur demande.

Meyrignac, fabricant, 229, rue Saint-Honoré, PARIS.

## SANTÉ et FRAICHEUR assurées

par l'usage pour la TOILETTE de

## PHÉNOL-BOBCEUF

1 à 2 cuillerées par litre d'eau.  
60 ANS de SUCCÈS. RECOMP. MONTYON  
Médaille d'Honneur. — Partout 1<sup>50</sup>

## BENJIDIA

EVITE CONTAGION

Entraîne les EPIDEMIES, PHTISIE, ANGINES, BOUGONS, Inflammations; assainit habitations, chambres de malades.

INSTITUT d'HYGIENE CALLMANN, Pharmacies, 2, Rue de l'Échelle, Paris.

# DE BLUZE ET LES DIAMANTS DU TRANSVAAL

La récente distinction dont M. de Bluze vient d'être l'objet est une occasion de revenir sur un sujet qui ne lasse jamais les lecteurs, sujet d'autant plus d'actualité que les événements du Transvaal ont eu un contre-coup direct sur la production du diamant. C'est en de telles circonstances que les coquettes et les élégantes apprécient le mérite de l'homme qui, à la pierre péniblement extraite du sol, a substitué cette merveilleuse imitation que tant de concurrents s'efforcent d'imiter à leur tour. Mais la mode a prononcé. Les « de Bluze » restent les de Bluze : c'est à lui que le commerce français est redevable de cette conquête, et c'est justement que les palmes académiques viennent de récompenser le créateur d'une industrie aujourd'hui fort importante et qui va le devenir plus encore par suite de l'influence que la guerre entre Anglais et Boers exerce sur la production des « diamants de Bluze ». Ces diamants, que la voix publique (après celle du signataire de ces lignes) a qualifiés de « plus beaux que les vrais », vont remplacer sur le marché, — avec une abondance toujours plus grande, — les diamants que les mineurs du Sud Africain ont cessé d'extraire. M. de Bluze connaît bien les régions minières du Cap qu'il a visitées au cours de ses aventureux voyages. Il sait l'histoire des premières découvertes, devenues subitement abondantes, à un tel point que le monde lapidaire s'émute. Pour parler à cette trop grande abondance d'un produit, qui doit en grande partie sa cherté à sa rareté, un syndicat fut formé, et dès lors on limita l'extraction de façon à maintenir des cours rémunérateurs. Par suite de ces restrictions apportées à l'exploitation, minière les diamants devinrent plus rares ; il faut même croire qu'ils le sont devenus par trop, puisque dès maintenant les tailleurs de diamants de Hollande commencent à chômer faute de matière première. Ce sont les Anglais qui détiennent toute la production minière du Cap, et nous serions à la merci de nos bons voisins d'outre-Manche, libres d'élever les prix à leur guise, si les imitations parfaites de de Bluze ne venaient remplacer sur le marché les produits du travail des mineurs. Grâce à un outillage



A.-N. DE BLUZE

perfectionné, à des moyens d'action extrêmement puissants, de Bluze est en mesure de fournir de diamants, non seulement la France, mais aussi les autres nations. De l'étranger les commandes affluent, et de Bluze, à la vue des timbres bariolés qui émaillent les lettres reçues par le courrier de cha-

que jour, peut refaire, en imagination, les voyages qu'il a autrefois exécutés en réalité.

En France l'engouement n'est pas moins grand pour ces merveilleuses parures. La maison de Nice (19, avenue de la Gare), insuffisante pour sa brillante clientèle, vient d'être remise à neuf. A Marseille, les fêtes récentes ont été l'occasion d'un vrai triomphe pour la maison de Bluze (13, rue Saint-Ferréol), envahie par les élégantes. Le Palais des Diamants de Bordeaux (28, rue Sainte-Catherine) est bien connu des « brunes Girondines. A Vichy (1, rue Lucas), la saison a été fort brillante et le de Bluze très porté. Biarritz (9, place de la Mairie) vient de recevoir tout un assortiment de pierres qui, par les beaux soleils d'hiver, étincelleront au cou, aux oreilles, aux poignets des jolies hivernantes. On sait quel a été le succès de de Bluze à Paris. Au boulevard Sébastopol, 92, l'affluence est toujours grande. Boulevard des Italiens, 9, un Palais Empire, boulevard des Italiens, 38, un Palais Régence, boulevard des Capucines, 35, un Palais Louis XVI, illuminent des feux de leur devanture le grand boulevard. Les connaisseurs ont apprécié les merveilles de goût et d'ingéniosité dépensées dans ces trois installations. Voici maintenant de Bluze à deux pas de l'Exposition (1, faubourg Saint-Honoré, à l'angle de la rue Royale). Il ne lui reste plus qu'à franchir la porte monumentale de la place de la Concorde et à préparer, pour les visiteurs de 1900, des monceaux de pierres, des masses d'or pour les monter. C'est à quoi l'on travaille actuellement et grande est l'animation des vastes ateliers.

Attendons-nous pour l'Exposition à de nouveaux succès et à de nouvelles distinctions pour l'homme qui, après avoir travaillé sans relâche, a la satisfaction de se dire que, grâce à lui, et malgré la concurrence étrangère, une industrie bien Française vit, se développe et prospère.

Nota. — Envoi du catalogue et de tous renseignements sur demande, adressée de préférence, 38, boulevard des Italiens, au siège social.

**Gardenia Flore**  
Nouveau Parfum  
ESSENCE POUR MOUCHOIR  
POUDRE ET SAVON  
**PARFUMERIE ORIZA**  
L. LEGRAND, 11, Place de la Madeleine, PARIS

**FROID & GLACE**  
COMPAGNIE INDUSTRIELLE  
Des procédés RAOUL PICTET  
16, rue de Grammont, 16, PARIS  
APPAREILS A PRODUIRE  
**LE FROID ET LA GLACE**  
Production garantie même dans les pays les plus chauds  
Envoi franco du Catalogue

**PURETÉ DU TEINT**  
rendue et conservée  
par le  
**LAIT ANTEPHELIQUE**  
ou Lait Candès  
DATE DE 1849  
PARIS, CANDES, 16, B<sup>is</sup>-Denis, PARIS, et chez Parf. et Coif.

DEMANDER PARTOUT  
**TRÉSOR DE FAMILLE LA PERFECTION ATELIERS**  
MACHINES à coudre AMÉRICAINES  
**DAVIS** SEULES cousant SANS EMBU  
Paris 1889 Lyon 1889 Catalogue 1895 N<sup>o</sup> 10  
Elias Howe, 101, r. Quincampoix, Paris, Sébastopol, 48. L. André & C<sup>o</sup>  
CATALOGUE FRANCO

**GOUTTEUX, RHMATISANTS.** France le **PISTOLA PLANCHE**  
Dose par 1 an 33<sup>fr</sup>, boîte d'essai 3<sup>fr</sup>15, Franco.  
Boulevard de la République, 1, Marseille

**GOUTTEZ ET COMPAREZ**  
Les consommateurs du  
**CHOCOLAT POULAIN**  
reçoivent GRATUITEMENT la « REVUE PARISIENNE » dans toutes les épiceries. Renseignements et numéro spécimen gratis sont envoyés sur demande adressée à la Chocolaterie POULAIN, à BLOIS.

**Violette Ducale**  
SAVON — ESSENCE — EAU DE TOILETTE  
POUDRE DE RIZ  
**L. T. PIVER A PARIS**

Appareils livrés à l'essai  
**ALAMBICS ACÉTYLENE DEROY** Fils Aîné, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris  
Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils Grátis.  
Manuel de Renseignements pratiques et Tarif de Gazogènes Grátis.  
CONSTRUCTEUR, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris  
En écrivant signaler ce Journal.

**GRAINS de Santé** du docteur FRANCE  
Contre la **CONSTIPATION**  
EXIGER les **VERITABLES**. T<sup>o</sup> PHARMACIES.

**S<sup>te</sup> DU POËLE BESSON** Poêles, Cheminées, Calorifères tubulaires  
MAGASINS : 35, B<sup>is</sup> DES CAPUCINES  
USINE  
27, rue Rennequin, Paris. — Téléphone 506.44.

**COLUMBIA PHONOGRAPH C<sup>o</sup>**  
PARIS, 34, boulevard des Italiens.

**LE GRAPHOPHONE COLUMBIA** est la seule machine parlante qui, par sa simplicité et son bon fonctionnement, soit à la portée de tout le monde; un enfant le fait fonctionner en cinq minutes.

Avec le Graphophone Columbia, on peut être assuré, et cela sans aucun préparatif, d'obtenir la photographie réelle de la voix; il enregistre la parole, le chant, la musique, en un mot, il enregistre toutes les ondes sonores.

Le Graphophone Columbia est accessible à toutes les bourses.

Demandez le dernier Catalogue A. Z.

**LE GRAPHOPHONE "GRAND"**  
DERNIÈRE CRÉATION

peut être entendu dans une salle pouvant contenir 10.000 personnes. Cette machine est surtout intéressante pour les auditions publiques, théâtres, concerts, music-halls, etc., etc.

Le GRAPHOPHONE "GRAND" reproduit la voix avec une puissance surhumaine.

**La Paix**  
34, Avenue de l'Opéra  
Paris  
Choix spécial des Cristaux et des meubles  
Emile Goffe

**MANUFACTURE ROYALE DE PORCELAINES DE SAXE**  
DÉPÔT **A LA PAIX** 34, AVENUE DE L'OPÉRA

**AFFECTIONS DES BRONCHES** **SIROP et PATE de PIERRE LAMOUREUX** **AFFECTIONS DE LA GORGE**  
Entrepôt Général : 45, Rue Vauvilliers, PARIS (près l'Église Saint-Eustache). — Dépôt dans toutes les Pharmacies.